

RENE BURRI - DIE DEUTSCHEN

René Burri – Les Allemands

Photographien aus einem geteilten Land 1957-1964

Photographies d'un pays divisé, 1957-1964

Die Öffnung der Berliner Mauer am 9. November 1989 steht am Anfang eines neuen Kapitels deutsch-deutscher Geschichte, das erst noch geschrieben werden muß. Eine Rückbesinnung auf die Ursprünge und Voraussetzungen der sich überschlagenden aktuellen Entwicklung scheint angebracht, wenn nicht gar bitter notwendig. Wie war die Stimmung damals, zehn oder fünfzehn Jahre nach Kriegsende? Wie sah der Alltag hüben und drüben aus in jener politisch wie menschlich schwierigen Zeit zwischen Wiederaufbau und Mauerbau? Der Schweizer Photograph Rene Burri, Jahrgang 1933 und langjähriges MAGNUM-Mitglied, hat in den fünfziger und frühen sechziger Jahren Deutschland bereist. Die Bilder, die er nach siebenjähriger Arbeit zu einer Bildreportage zusammenstellte und in Teilen 1962 in Zürich und Paris veröffentlichte, gelten heute als Klassiker ihres Genres. Doch sind die Aufnahmen dieses Bandes weit mehr als bloße Meisterstücke des Bildjournalismus. Burris unvoreingenommener, doch nachbarschaftlich interessierter Blick erlaubte Vertrautheit mit den Verhältnissen, ohne selbst in ihnen aufzugehen. Und es ist gerade diese, nicht um den Preis der Distanzlosigkeit erreichte Nähe, die die besondere Qualität und die historische Dimension seiner Photographien ausmacht.

La chute du mur de Berlin le 9 novembre 1989 marque le début d'un nouveau chapitre de l'histoire franco-allemande*, qui reste encore à écrire. Une réflexion sur les origines et les conditions préexistantes de ce développement actuel, qui s'emballe, semble opportune, sinon carrément indispensable. Quelle était l'ambiance à l'époque, dix ou quinze ans après la fin de la guerre ? À quoi ressemblait le quotidien de part et d'autre, durant cette période politiquement et humainement difficile, entre reconstruction et construction du mur ? Le photographe suisse René Burri, né en 1933 et membre de longue date de MAGNUM, a parcouru l'Allemagne dans les années 1950 et au début des années 1960. Les images qu'il a assemblées après sept ans de travail pour en faire un reportage photographique, publié en partie à Zurich et à Paris en 1962, sont aujourd'hui considérées comme des classiques du genre. Mais ces clichés vont bien au-delà de simples chefs-d'œuvre du photojournalisme. Le regard de Burri, à la fois impartial et attentif comme un voisin, a permis une familiarité avec les réalités sans jamais s'y perdre. Et c'est précisément cette proximité, atteinte sans sacrifier la distance, qui confère à ses photographies leur qualité particulière et leur dimension historique.

Geschichtsschreibung mit der Kamera hat den Lehrbüchern die Anschaulichkeit voraus. Sie macht Alltagserfahrungen, auch die vergessenen geglaubten, sichtbar, evoziert Stimmungslagen, fordert das subjektive Erinnerungsvermögen und die Erinnerungsbereitschaft heraus. In diesem Sinne sind Rene Burris Bilder - und die streitbaren zeitgenössischen Texte von Hans Magnus Enzensberger - eindringliche Schilderungen einer deutsch-deutschen Realität, die zwar der Vergangenheit angehört, deren Auswirkungen auf das Heute jedoch mehr denn je zur Diskussion stehen.

120 Seiten, 87 Duotone-Tafeln

L'écriture de l'histoire par l'appareil photo a l'avantage, face aux manuels scolaires, de rendre les choses concrètes. Elle rend visibles les expériences quotidiennes, même celles qu'on croyait oubliées, évoque des atmosphères, sollicite la mémoire subjective et la volonté de se souvenir. En ce sens, les images de René Burri – et les textes controversés et contemporains de Hans Magnus Enzensberger – sont des descriptions poignantes d'une réalité franco-allemande* qui, bien qu'appartenant au passé, voit ses répercussions sur le présent plus que jamais sujettes à débat.

120 pages, 87 planches en duotone.

Für Rosellina

Für Rosellina

Mit der Frage nach dem Namen beginnt jedes Gespräch, gleichgültig ob im Urwald oder auf dem Parkett. Wenn die erste Frage heißt: Wer bist du? - so will die zweite wissen: Was bist du für einer?

La question du nom ouvre toute conversation, qu'elle ait lieu dans la jungle ou sur un parquet. Si la première question est : « Qui es-tu ? », la deuxième demande : « De quel genre es-tu ? »

Darauf haben wir keine Antwort, nur Antworten. Sie heißen: Ich bin Bundes-, West-, Ost-, Mitteldeutscher. Ich bin so-ge-nannter deutscher demokratischer, ich bin Bundesrepublika-ner; Bürger gewisser Märkte, gewisser Pakte; Einwohner der oder jener Blöcke, Satelliten oder Zonen. Auch Gesamtdeut-sche soll es geben, dem Vernehmen nach. All diese Namen haben eins gemeinsam: der Geist der Sprache widersetzt sich ihnen. Sie sind nicht glaubwürdig. Sie sind gespenstisch. Und zwar sind sie gespenstisch, weil sie etwas Gespenstisches bedeuten. In meinem Paß lese ich: „Staatsangehörigkeit: deutsch.“ Aber der Staat, dem ich angehöre, ist nicht Deutschland. „Deutschland“, so schrieb vor hundertsechzig Jahren Hegel, „ist kein Staat mehr“. Dagegen gibt es zwei Staaten, die sich deutsch nennen und für deutsch halten. Ich rekapituliere: Wir gehören zwei Teilen eines Ganzen an, das nicht existiert; zwei Teilen, von denen jeder leugnet, Teil zu sein, und jeder tritt im Namen des Ganzen und als wäre er ganz. Das Ganze, nicht mehr vorhanden, ist somit zugleich halbiert und gedoppelt. Dieser Zustand gilt zugleich als vor-läufig und als definitiv: das Provisorium ist unantastbar. Jeder Teil spricht dem andern Existenz oder Existenberechtigung a?. Beide Teile sind sich in allen Punkten uneinig, außer in einem: daß es darauf ankomme, einander in allen Punkten zu widersprechen. Unter diesen Umständen ist es offizielle Sprachlegung und Hochverrat zugleich, Wir zu sagen: das Wort hat zwei Bedeutungen angenommen, die sich bedingen und einander ausschließen.

À cela, nous n'avons pas de réponse, seulement des réponses. Elles s'appellent : Je suis Allemand fédéral, Ouest-, Est-, Centre-Allemand. Je suis un soi-disant démocrate allemand, je suis un citoyen de la République fédérale ; citoyen de certains marchés, de certains pactes ; habitant de tel ou tel bloc, satellite ou zone. Il paraît qu'il existe aussi des Allemands dans leur ensemble, à ce qu'on dit. Tous ces noms ont un point commun : l'esprit de la langue leur résiste. Ils ne sont pas crédibles. Ils sont fantomatiques. Et ils le sont parce qu'ils désignent quelque chose de fantomatique. Dans mon passeport, je lis : « Nationalité : allemande. » Mais l'État auquel j'appartiens n'est pas l'Allemagne. « L'Allemagne », écrivait Hegel il y a cent soixante ans, « n'est plus un État. » En revanche, il existe deux États qui se disent allemands et s'estiment allemands. Je résume : Nous appartenons à deux parties d'un tout qui n'existe pas ; deux parties dont chacune nie être une partie et se présente au nom du tout, comme si elle était le tout. Le tout, qui n'existe plus, est ainsi à la fois divisé par deux et doublé. Cet état de fait est considéré comme à la fois provisoire et définitif : le provisoire est intouchable. Dans ces conditions, dire « Nous » relève à la fois de la langue de bois officielle et de la haute trahison : le mot a pris deux significations qui se conditionnent et s'excluent.

Mit der ersten Person Plural hat es also folgende Bewandtnis: Wer in Deutschland wir sagt, liefert sich einer Serie von Apo-rien aus; er sieht sich von Widersprüchen in die Zange genommen, die der Vernunft spotten. Sie sind absurd, aber real. Und zwar real in einem radikalen Sinn; denn das sind nicht bloß ökonomische und ideologische, es sind nicht ein-mal bloß politische Aporien, sondern Aporien der Identität. Das heißt aber: sie lassen sich auf keine Weise an Ideologen, Wirtschaftsexperten oder Politiker delegieren. Der Frage nach der eigenen Identität kann sich niemand entziehen. Sie ist die Frage nach dem Selbstverständlichen; nach dem, was sich von selbst versteht, und zugleich nach dem, kraft dessen man sich selbst versteht; mithin eine radikale Frage; eine, die man weder ignorieren noch offen-lassen kann. Seine Identität kann man nicht wählen und nicht „bewältigen“; man kann sich ihrer nicht entledigen, man kann aus ihr nicht auswan-tern; man kann sie nicht einmal verraten, höchstens verleug-nen und unterschlagen. Jeder kennt den Wunschtraum, sich von ihr zu befreien, und jeder weiß, daß er im Albtraum endet. Nur den Irren und den Toten erfüllt er sich ganz.

Le « nous » à la première personne du pluriel pose donc le problème suivant : Quiconque dit « nous » en Allemagne s'expose à une série d'apories ; il se retrouve pris dans l'étau de contradictions qui défient la raison. Elles sont absurdes, mais réelles. Et réelles dans un sens radical : ce ne sont pas seulement des apories économiques ou idéologiques, ce ne sont même pas seulement des apories politiques, mais des apories de l'identité. Cela signifie : on ne peut les déléguer d'aucune manière aux idéologues, aux experts économiques ou aux politiciens. Personne ne peut esquiver la question de sa propre identité. C'est la question de l'évidence ; de ce qui va de soi, et en même temps de ce par quoi on se comprend soi-même ; donc une question radicale ; une question qu'on ne peut ni ignorer ni laisser en suspens. On ne peut pas choisir son identité, ni la « surmonter » ; on ne peut s'en défaire, ni en émigrer ; on ne peut même pas la trahir, tout au plus la nier ou la passer sous silence. Chacun connaît le rêve de s'en libérer, et chacun sait qu'il se termine en cauchemar. Seul le fou et le mort y parviennent pleinement.

Das alles ist selbstverständlich und dunkel, im Singular nicht anders als im Plural, ja, im Plural erst recht. Warum überhaupt Völker sind und nicht einfach Leute, weiß ich nicht. Was aber auf jedem bürokratischen Formular als Staatsangehörigkeit erscheint, ist älter und zäher als jede Bürokratie, ja sogar älter und zäher als jeder Staat. Das weiß ich.

Tout cela est évident et obscur, au singulier comme au pluriel, et même davantage au pluriel. Pourquoi il y a des peuples et pas simplement des gens, je ne sais pas. Mais ce qui apparaît sur chaque formulaire administratif comme « nationalité » est plus ancien et plus tenace que toute bureaucratie, et même plus ancien et plus tenace que tout État. Cela, je le sais.

P8

Alt und zäh also, vor allem aber, was uns betrifft, undeutlich. So ist es auch mit den beiden Deutungen nicht gerade weit her, die landläufig sind: auch sie bedingen sich, auch sie schließen einander aus. Zum ersten höre ich sagen, immer noch oder schon wieder, Deutschland sei ewig. Das glaube ich eigentlich nicht. Von Babylon und Karthago sind immerhin noch ein paar blutige Erzählungen übrig, aber wer erinnert sich noch des blutig doch mutigen Pegu? Daß Staaten und Reiche sterblich sind, wir haben es gesehen und brauchen die Geschichtsbücher nicht zu öffnen, um uns davon zu überzeugen; daß Nationen keine ewigen Substanzen sind, sondern höchst prekäre historische Gebilde, weiß jedes Kind; daß Völker Selbstmord begehen können, darüber belehrt das Geheul in den Zeitungen und das Geheul am Himmel. Der Begriff der Nation ist in Deutschland vollends gespenstisch und irr geworden. Gespenster führen ihn im Mund. National heißen nur noch die Instrumente des Bürgerkriegs, „Machtentfaltung“ hüben, drüben die Armee. Dort gibt es ein Ding, das Nationale Front sich nennt; hier wird, sobald das Werk der Staatsmänner seine Früchte trägt, ein ander Ding ausgerufen, das auf den Namen eines nationalen Notstands hören soll. Kein Wort ist darüber zu verlieren, daß dies mit unserer Identität nichts anderes zu schaffen hat, als daß es sie vollends auslöschen kann.

Vieille et tenace, donc, mais surtout, en ce qui nous concerne, floue. Il en va de même pour les deux interprétations courantes : elles aussi se conditionnent et s'excluent mutuellement. Premièrement, j'entends dire – toujours ou déjà à nouveau – que l'Allemagne est éternelle. Je n'y crois pas vraiment. De Babylone et Carthage, il reste au moins quelques récits sanglants, mais qui se souvient encore du Pegu, pourtant sanglant et courageux ? Que les États et les empires sont mortels, nous l'avons vu, et nous n'avons pas besoin d'ouvrir les livres d'histoire pour en être convaincus ; que les nations ne sont pas des substances éternelles, mais des constructions historiques hautement précaires, tout enfant le sait ; que les peuples peuvent se suicider, les hurlements dans les journaux et les hurlements dans le ciel nous l'enseignent. Le concept de nation est devenu en Allemagne fantomatique et erroné. Ce sont des spectres qui le prononcent. « National » ne désigne plus que les instruments de la guerre civile : « déploiement de puissance » d'un côté, « armée » de l'autre. Là-bas, il existe une chose qui s'appelle « Front national » ; ici, dès que l'œuvre des hommes d'État porte ses fruits, on proclame une autre chose, qui doit répondre au nom d'« état d'urgence national ». Il n'y a pas un mot à perdre là-dessus : cela n'a rien à voir avec notre identité, si ce n'est qu'il peut l'effacer définitivement.

Mit dem Nationalismus also ist es gottlob vorbei, und voll-ends vorbei, seitdem Souveränität zur bloßen Wahnvorstellung geworden ist. Wozu also überhaupt noch von uns reden, wozu noch Unterschied und Identität? Ich höre

sagen, das sei doch provinziell, längst überholt. Schließlich seien wir alle-samt Europäer, Weltbürger, Internationalisten. Sonderbar. Aber mit wem und womit? Ich höre unsere Staatsmänner von der deutschen Frage reden. Sie reden aber, ohne sie zu stellen. Mit wem und womit sind wir identisch? Das ist, wenn es so etwas überhaupt geben soll, die deutsche Frage. Sie wird nicht gern gestellt, am allerwenigsten von den Staatsmännern. Das ist verständlich, denn die Staaten, denen diese Männer zu dienen haben, bieten der Frage keine Antwort. Wir sind nicht identisch mit einem dieser Staaten, mit keinem von ihnen können wir uns identifizieren. Im Gegenteil: je mehr ihre Identität sich festigt, desto fragwürdiger wird die unsrige. genug: das ist oft aus dem gleichen Mund zu hören der uns zuvor und zugleich den nationalen Notstand oder die Nationale Volksarmee einreden möchte. Glaubwürdig ist daran wenig, sondern das meiste ist Unterschlag und Hochstapelei. So leichten Kaufes kommen wir nicht davon. Um den Preis der Anbiederung und der Vergeßlichkeit ist Welt zuallerletzt zu gewinnen. Zwischen dem Einzelnen und dem Ganzen kann nur Herkunft und Erinnerung vermitteln, und wer sich selbst verstehen und seiner Identität sicher sein will, der muß sich identifizieren.

Heureusement, le nationalisme, c'est fini – et définitivement fini depuis que la souveraineté n'est plus qu'une illusion. Alors pourquoi parler encore de « nous », pourquoi évoquer encore différence et identité ? J'entends dire que c'est provincial, depuis longtemps dépassé. Après tout, nous serions tous Européens, citoyens du monde, internationalistes. Étrange. Mais avec qui et avec quoi ? J'entends nos hommes d'État parler de la « question allemande ». Mais ils en parlent sans la poser. Avec qui et avec quoi sommes-nous identiques ? Voilà, si tant est que cela existe, la vraie « question allemande ». Elle n'est pas volontiers posée, et surtout pas par les hommes d'État. C'est compréhensible, car les États auxquels ces hommes doivent servir n'offrent aucune réponse à cette question. Nous ne sommes identiques à aucun de ces États, nous ne pouvons nous identifier à aucun d'eux. Au contraire : plus leur identité se renforce, plus la nôtre devient problématique. Assez : on entend souvent, de la même bouche qui nous vante l'« état d'urgence national » ou l'« Armée nationale populaire », que tout cela est dépassé. Peu crédible. La plupart du temps, c'est de la dissimulation et de l'imposture. Nous n'en sortirons pas à si bon compte. Le monde ne se gagne pas au prix de la flagornerie et de l'oubli. Entre l'individu et le tout, seule l'origine et la mémoire peuvent faire le lien. Et celui qui veut se comprendre et être sûr de son identité doit s'identifier.

Aber mit wem und womit? Ich höre unsere Staatsmänner von der deutschen Frage reden. Sie reden aber, ohne sie zu stellen. Mit wem und womit sind wir identisch? Das ist, wenn es so etwas überhaupt geben soll, die deutsche Frage. Sie wird nicht gern gestellt, am allerwenigsten von den Staatsmännern. Das ist verständlich, denn die Staaten, denen diese Männer zu dienen haben, bieten der Frage keine Antwort. Wir sind nicht identisch mit einem dieser Staaten, mit keinem von ihnen können wir uns identifizieren. Im Gegenteil: je mehr ihre Identität sich festigt, desto fragwürdiger wird die unsrige. Zu verwundern ist das nicht. Denn diese Staaten sind nicht von uns gemacht, sie sind uns verordnet worden. Ihre Ursprünge liegen fern, in Kanada, in der Sowjetunion, in Persien und England. Liebe zu den Staaten, deren Grenzen dort vor zwanzig Jahren auf Generalstabskarten trassiert worden sind, Bekenntnisse zu diesen Staaten werden heute hüben und drüben verlangt und vermißt. Diese Zumutungen sind gespenstisch. Liebe läßt sich nicht fordern, Bekenntnisse lassen sich allenfalls erpressen, und Identität ist administrativ nicht zu stiften.

Mais avec qui et avec quoi ? J'entends nos hommes d'État parler de la « question allemande ». Mais ils en parlent sans la poser. Avec qui et avec quoi sommes-nous identiques ? Voilà, si tant est que cela existe, la vraie « question allemande ». Elle n'est pas volontiers posée, et surtout pas par les hommes d'État. C'est compréhensible, car les États auxquels ces hommes doivent servir n'offrent aucune réponse à cette question. Nous ne sommes identiques à aucun de ces États, nous ne pouvons nous identifier à aucun d'eux. Au contraire : plus leur identité se renforce, plus la nôtre devient problématique. Ce n'est pas surprenant. Car ces États ne sont pas nés de nous, ils nous ont été imposés. Leurs origines se trouvent loin d'ici, au Canada, en Union soviétique, en Perse et en Angleterre. On exige aujourd'hui, des deux côtés, amour pour ces États dont les frontières ont été tracées il y a vingt ans sur des cartes d'état-major, et on déplore l'absence de cet amour. Ces exigences sont fantomatiques. On ne peut pas ordonner l'amour, on peut tout au plus extorquer des aveux, et l'identité ne se décrète pas par voie administrative.

Ich höre sagen: hüben und drüben, das sei doch kein Vergleich. So reden aber die am liebsten, die zu vergleichen nicht müde werden. Auf welcher Seite der Komfort, auf welcher die Resignation herrscht, wo der Erfolg und wo der Mißerfolg, wo die Erträglichkeit sich breitmacht und wo die Unerträglichkeit; welcher Staat zu erörtern zuläßt, was

es mit beiden auf sich hat, und welcher es verbietet, das lehrt allerdings nur der Vergleich. Ihn aber fordern die deutschen Staaten täglich von neuem heraus. Er ist nicht nur erlaubt, er ist geboten. Eben daß sie den Vergleich scheuen, zu ihm nicht kommen wollen, das ist ihr tertium comparationis und macht sie vergleichbar. Abschaffen können wir sie nicht, gewöhnen müssen wir uns an sie und uns in ihnen einrichten, komfortabel oder resignierend; aber beiden gegenüber ist unsere Loyalität begrenzt durch den Bürgerkrieg, der, kalt oder heiß, nicht für und mit, sondern nur gegen uns geführt werden kann.

J'entends dire : « Ici et là-bas, ce n'est pas comparable. » Mais ce sont justement ceux qui aiment comparer qui parlent ainsi. Où règne le confort, où la résignation ; où se trouve le succès, où l'échec ; où s'installe la tolérance et où l'intolérable ; quel État permet de discuter de ce que signifient ces deux systèmes, et quel État l'interdit – tout cela, seul le comparaiso n peut nous l'enseigner. Et pourtant, les deux États allemands ne cessent de provoquer cette comparaiso n. Elle n'est pas seulement permise, elle est nécessaire. Précisément parce qu'ils refusent la comparaiso n, qu'ils ne veulent pas en arriver là, voilà leur point commun – et c'est ce qui les rend comparables. Nous ne pouvons pas les abolir, nous devons nous habituer à eux et nous y installer, dans le confort ou la résignation. Mais notre loyauté envers l'un comme envers l'autre est limitée par la guerre civile – froide ou chaude – qui ne peut être menée ni pour ni avec nous, mais seulement contre nous.

P9

Unterdessen werden diese Staaten das Gespenstische ihres Ursprungs nicht los, nicht mit Gewalt und nicht durch Wohlstand. Es steckt ihre Politik an. Haben Sie schon gesehen, in was für Figuren die Schwämme auf diesem Boden wachsen? Wer das lesen könnte! Die politische Sprache, die heute in Deutschland gesprochen wird, widersetzt sich aller Vernunft. Man kann über sie sprechen, in ihr nicht.

Entre-temps, ces États ne parviennent pas à se débarrasser du caractère fantomatique de leurs origines, ni par la violence ni par la prospérité. Cela contamine leur politique. Avez-vous déjà vu les formes que prennent les champignons sur ce sol ? Si seulement on pouvait lire cela ! La langue politique parlée aujourd'hui en Allemagne défie toute raison. On peut en parler, mais on ne peut pas parler en elle.

Viele ihrer Vokabeln beruhen auf dem semantischen Prinzip, den Sachverhalt, der ausgedrückt werden soll, auf den Kopf zu stellen. In solchen Fällen genügt es, sie umzukehren, damit Übersetzungen ins Deutsche entstehen. In jener Sprache heißt Macht, die über Arbeiter und gegen Bauern ausgeübt wird: Arbeiter- und Bauernmacht; was außerhalb der Legalität operiert: Rechtsstaat; menschliches Handeln: Menschenhandel; dem Land verraten, was ihm blüht: Landesverrat; was der Hetze sich widersetzt: Boykothetze; Vorbereitung zum Selbstmord: Selbstschutz; Verdunkelungsbetrieb: Aufklärungsarbeit; aggressive Strategie: Vorwärtsverteidigung; Kammer, in der das Volk nichts zu sagen hat: Volkskammer; Verfassungsbruch: Verfassungsschutz. In jener unsäglichen Sprache bedeutet Freier Deutscher Gewerkschaftsbund, was weder frei noch Gewerkschaft ist; Alleinvertretungsrecht das Recht, andere ihrem Los zu überlassen; sozialistische Bewußtseinsbildung den Sozialismus als Bewußtlosigkeit; und Notstandsgesetz ein Gesetz, das nicht der Beseitigung, sondern der Zementierung des Notstands dient.

Beaucoup de ses termes reposent sur un principe sémantique simple : inverser la réalité qu'ils sont censés désigner. Dans ces cas, il suffit de les retourner pour obtenir une traduction en allemand. Dans cette langue : « Pouvoir exercé sur les ouvriers et contre les paysans » s'appelle *« pouvoir ouvrier et paysan » ; « Ce qui opère en dehors de la légalité » s'appelle *« État de droit » ; « Traite des êtres humains » s'appelle *« protection des travailleurs » ; « Trahir son pays en révélant ce qui l'attend » s'appelle *« trahison » ; « Résistance à la propagande » s'appelle *« propagande anti-boycott » ; « Préparation au suicide » s'appelle *« autodéfense » ; « Opération de désinformation » s'appelle *« travail d'éclaircissement » ; « Stratégie agressive » s'appelle *« défense préventive » ; « Chambre où le peuple n'a rien à dire » s'appelle *« Chambre du peuple » ; « Violation de la constitution » s'appelle **« protection de la constitution ». Dans cette langue innommable : « Fédération libre des syndicats allemands » désigne ce qui n'est ni libre ni un syndicat ; « Droit de représentation exclusive » signifie le droit d'abandonner les autres à leur sort ; « Formation de la conscience socialiste » signifie rendre le socialisme inconscient ; « Loi sur l'état d'urgence » est une loi qui ne sert pas à éliminer l'urgence, mais à la cimenter.

Andere Vokabeln aus dem Wörterbuch der deutschen Politik bedeuten dagegen genau das, was sie besagen; man braucht sie nur beim Wort zu nehmen. Ihre Genauigkeit ist freilich unfreiwillig. So macht die Einsatzbereitschaft, die schon wieder gefordert wird, uns zum Menschenmaterial, zu Jetons, die nicht spielen, sondern verspielt werden. Das sozialistische Lager in Deutschland ist - ein Lager. Der Endkampf ist nicht das Ende des Kampfes, sondern der Kampf als Ende. Und sogar in der Bewältigung steckt eine gewaltsame Wurzel. Ähnlich unbewußt äußert sich in einem großen Teil unserer politischen Vokabeln der Wunsch, es möge wieder so werden, wie es schon einmal gewesen. Diese Beschwörung dessen, was glücklicherweise unwiederbringlich ist, wirkt gespenstisch, wenn man ihr gut zuhört. Das fängt beim Neubau an, der Wiederaufbau heißt. Das setzt sich fort als Wiederherstellung und Wiedergewinnung. In der Wiedergutmachung soll nicht etwas Gutes gemacht, sondern alles so gut gemacht werden, wie es offenbar gewesen ist, und nicht einmal die Aufrüstung ist sich selbst genug, sie verschreibt sich eigensinnig der Wiederholung und rüstet zu dem, wozu schon einmal gerüstet worden ist. Wo endlich an Einigung kein Gedanke gewendet wird, geht nach Wiedervereinigung der Ruf; nicht einmal die Jahreszahl 1937 wird dabei verschwiegen. Natürlich wissen wir nicht, was wir sagen, doch wir sagen es. Besiegte treten auf mit den Gebärden von Siegern, Schuldner mit den Mienen von Gläubigern, gebrannte Kinder scheuen das Feuer nicht. Verhandlungen werden ausgeschlagen, Ansprüche erhoben, Forderungen gestellt, und nur eines ist der Forderung vorzuziehen; das ist die Herausforderung.

D'autres termes du dictionnaire de la politique allemande signifient, eux, exactement ce qu'ils disent ; il suffit de les prendre au mot. Leur précision est cependant involontaire. Ainsi, « l'état de préparation » qu'on exige à nouveau nous réduit en matériel humain, en jetons qu'on ne fait pas jouer, mais qu'on gaspille. Le « camp socialiste » en Allemagne est bel et bien un camp. Le « combat final » n'est pas la fin du combat, mais le combat comme fin en soi. Et même dans « Bewältigung » (le « travail de mémoire ») se cache une racine violente. De même, une grande partie de notre vocabulaire politique exprime inconsciemment le souhait que tout redevienne comme avant. Cette invocation de ce qui, heureusement, est irréversible, prend un caractère spectral quand on l'écoute attentivement. Cela commence avec « Neubau » (construction neuve) qui s'appelle « Wiederaufbau » (reconstruction). Cela se poursuit avec « Wiederherstellung » (restauration) et « Wiedergewinnung » (récupération). Dans « Wiedergutmachung » (réparation), il ne s'agit pas de faire quelque chose de bien, mais de tout remettre exactement comme c'était, apparemment, avant. Et même « Aufrüstung » (réarmement) ne se suffit pas à lui-même : il s'entête à la répétition et s'arme pour ce à quoi on s'était déjà armé autrefois. Là où, enfin, aucune pensée n'est accordée à l'unification, on en appelle à la « Wiedervereinigung » (réunification) – sans même taire l'année 1937. Bien sûr, nous ne savons pas ce que nous disons, mais nous le disons. Les vaincus se comportent en vainqueurs, les débiteurs en créanciers, les enfants brûlés ne craignent pas le feu. Les négociations sont rejetées, des revendications sont formulées, des exigences posées, et une seule chose est préférable à l'exigence : c'est le défi.

Dies alles ist zwar irrsinnig, aber normal; zwar aber wirklich. Derart wirklich und gespenstisch ist im einen Teil Deutschlands der Sozialismus und im andern die Demokratie geworden. Wir sind das gewohnt, es wundert uns nicht, und daß es uns nicht wundert, wollen wir getrost ein deutsches Wunder nennen.

Tout cela est fou, mais normal ; absurde, mais bien réel. À l'Est, le socialisme est devenu aussi tangible qu'un spectre, et à l'Ouest, la démocratie aussi irréaliste qu'une évidence. Nous nous y sommes habitués. Ça ne nous surprend même plus. Et le fait que ça ne nous surprenne plus, nous pouvons l'appeler, sans ironie, un miracle allemand.

P10

Auch dieses Wunder ist produktiv: es bringt Haß hervor, und die Zuwachsrate ist hoch. Deutschland, das sind die beiden einzigen Staaten Europas, die miteinander in offener, offen erklärter, jeden Tag zunehmender Feindschaft leben, in einem kalten Bürgerkrieg, der mit allen Mitteln geführt wird, welche die Großmächte ihnen gestatten. Es ist nicht unser Bürgerkrieg, aber wir leisten ihm Vorschub; es ist nicht unsere Feindschaft, aber wir dulden sie. Auch das ist gespenstisch. Aber noch gespenstischer ist, daß die gegenseitigen Spaltungen, indem sie sich befehlen, einander bestätigen. Jeder von ihnen nimmt Maß an den Maßnahmen des anderen. Es geben sie, die einander des Unrechts bezichtigen, einander recht, und die gegeneinander zu arbeiten nicht müde werden, arbeiten sich in die Hände. Die Rückkopplung ist perfekt, der tödliche Zirkel fest geschlossen.

Ce miracle-là aussi est productif : il engendre de la haine, et le taux de croissance est élevé. L'Allemagne, ce sont les deux seuls États d'Europe qui vivent en hostilité ouverte, déclarée, croissante chaque jour, dans une guerre civile froide menée avec tous les moyens que les grandes puissances leur autorisent. Ce n'est pas notre guerre civile, mais nous la nourrissons. Ce n'est pas notre haine, mais nous la tolérons. Plus spectrale encore est cette réalité : les deux camps, en se combattant, se confirment mutuellement. Chacun prend l'autre pour étalon. Il y a ceux qui s'accusent réciproquement d'injustice, et qui, en s'opposant sans relâche, se donnent la réplique. La boucle est parfaite. Le cercle mortifère, fermé.

Das Denkmal dieser Feindschaft, ein Mal, vor dem da Denken besonders schwer fällt, also besonders nötig ist, steht heute in Berlin. Ich rekapituliere: Der Grundstein zu diesem Bauwerk wurde am 22. Juni 1941 gelegt. Die Mauer war lange gegründet, ehe wir sie sahen. Sie ist von beiden Seiten hochgezogen worden. Die erbe ungsarbeiten lagen nicht in deutschen Händen, aber die Steine sind von Deutschen zugerichtet und zugereicht worden. Seit 1946 ist kein Jahr ohne solche Handreichung vergangen, und mit dem Bauwerk, das sie hervorgebracht hat, ist eine Vergangenheit erwachsen, die sie sich so wenig wird bewältigen lassen wie jene andere, deren Erbe sie antritt. Befehlsnotstand, Verbotssittum: auch diese gespenstischen Vokabeln sind wieder in Sicht, und der Prozeß gebiert neue Prozesse. Nichts ist einfach an diesem Prozeß, er hat ein doppeltes Gesicht, und in der Mitte liegt nicht die Wahrheit, sondern die Mauer: ein deutsches Denkmal, wirklich, aber gespenstisch, normal, aber irrsinnig.

Le monument de cette hostilité, un repère devant lequel la pensée devient particulièrement difficile, donc particulièrement nécessaire, se dresse aujourd'hui à Berlin. Je résume : la première pierre de cet édifice a été posée le 22 juin 1941. Le mur était fondé depuis longtemps avant que nous ne le voyions. Il a été érigé des deux côtés. Les travaux de terrassement n'étaient pas entre des mains allemandes, mais les pierres ont été taillées et fournies par des Allemands. Depuis 1946, aucune année n'a passé sans cette collaboration. Et de cet ouvrage est née une histoire qui se laissera aussi peu « surmonter » que cet autre héritage dont elle prend la suite. « État de nécessité », « erreur sur l'interdiction » : ces termes spectraux réapparaissent, et le procès en engendre de nouveaux. Rien n'est simple dans ce procès : il a un double visage, et au centre ne se trouve pas la vérité, mais le mur : un monument allemand, réel, mais spectral, normal, mais fou.

Ich höre allerdings sagen, dieses Denkmal stelle nicht unsern Zustand, sondern den der ganzen Welt dar. Das glaube ich eigentlich nicht. Diese Vorstellung, die von beiden Seiten eifrig gepflegt wird, dürfte jenen Zustand nicht erklären, eher verfestigen. Sie stellt die beiden deutschen Regierungen als bloße Statthalter der Weltgeschichte hin, als hätten sie gleichsam passiv über sich ergehen lassen, was von außen über uns verhängt worden wäre, und nicht eine Politik aktiv betrieben, von deren Scheitern die Steine reden. Die Tauschung ist nicht von ungefähr. Nur im toten Winkel dieser Mauer kann sich das paranoide Bild einer Welt halten, deren beide Hälften einzig und allein auf ihre gegenseitige Ausrottung bedacht sind. Jeder, außer uns, sieht, daß die tödliche Symmetrie des deutschen Bürgerkrieges nicht übertragbar ist, und schon ganz und gar nicht aufs Ganze. Längst haben die Völker sich aus dem monströsen Paradigma, dem wir uns fügen, befreit und haben einem polyzentrischen Weltzustand neue Möglichkeiten, neue Alternativen, dritte, vierte und fünfte Wege abgewonnen, nicht nur in Asien und Afrika, sondern unmittelbar vor unsern Augen, in Finnland, Österreich, Norwegen und Schweden, in Polen, in Jugoslawien und sogar im blutig geschlagenen Ungarn.

J'entends pourtant dire que ce monument ne représenterait pas notre état, mais celui du monde entier. Je n'y crois pas vraiment. Cette idée, soigneusement entretenue des deux côtés, ne saurait expliquer notre situation – elle ne fait que la consolider. Elle présente les deux gouvernements allemands comme de simples lieutenants de l'Histoire, comme s'ils avaient subi passivement ce qui leur aurait été imposé de l'extérieur, et non mené une politique active dont les pierres portent témoignage de l'échec. L'illusion n'est pas fortuite. Seul dans l'angle mort de ce mur peut persister l'image paranoïaque d'un monde dont les deux moitiés ne seraient obsédées que par leur extermination mutuelle. Tout le monde, sauf nous, voit bien que la symétrie mortifère de la guerre civile allemande n'est pas transposable, et encore moins à l'échelle mondiale. Depuis longtemps, les peuples se sont affranchis de ce paradigme monstrueux auquel nous nous soumettons encore. Ils ont ouvert, dans un monde polycentrique, de nouvelles possibilités, de nouvelles alternatives, des troisièmes, quatrièmes et cinquièmes voies – non seulement en Asie et en

Afrique, mais sous nos yeux, en Finlande, en Autriche, en Norvège et en Suède, en Pologne, en Yougoslavie, et même dans une Hongrie meurtrie par le sang.

Deutschland ist kein Modell, es ist ein Grenz- und Sonderfall. Unsere politischen Zustände sind nicht zentral, sondern exzentrisch. Die Mauer trennt nicht allein Deutsche von Deutschen, sie scheidet uns alle von allen anderen Leuten. Sie zerniert unser Denken und unsere Vorstellungskraft. Sie verbarrikadiert nicht nur eine Stadt, sondern unsere Zukunft. Sie bildet nichts ab als uns selbst: das, was wir noch gemeinsam haben. Das einzige, was wir miteinander teilen, ist die Teilung. Die Zerrissenheit ist unsere Identität.

L'Allemagne n'est pas un modèle, c'est un cas limite, une exception. Nos conditions politiques ne sont pas centrales, mais excentriques. Le mur ne sépare pas seulement les Allemands des Allemands, il nous isole tous des autres. Il encercle notre pensée et notre imagination. Il ne barricade pas seulement une ville, mais notre avenir. Il ne reflète rien d'autre que nous-mêmes : ce qui nous reste en commun. La seule chose que nous partageons, c'est la division. La déchirure est notre identité.

P11

Landessprache Langue nationale

*Was habe ich hier verloren,
in diesem Land,
dahin mich gebracht haben meine Älteren
durch Arglosigkeit?
Eingeboren, doch ungetrost,
abwesend bin ich hier,
ansässig im gemütlichen Elend,
in der netten, zufriedenen Grube.*

Que fais-je ici,
dans ce pays,
où m'ont mené mes aînés
par naïveté ?
Née sur place, mais sans réconfort,
je suis absente ici,
installée dans une misère confortable,
dans ce trou agréable et satisfait.

*Was habe ich hier? und was habe ich hier zu suchen,
in dieser Schlachtschüssel, diesem Schlaraffenland,
wo es aufwärts geht, aber nicht vorwärts,
wo der Überdruß ins bestickte Hungertuch beißt,
wo in den Delikateßgeschäften die Armut, kreidebleich,
mit ersticker Stimme aus dem Schlagrahm röchelt und ruft:
es geht aufwärts!
wo eine Gewinnspanne weit von den armen Reichen die reichen Armen
vor Begeisterung ihre Kinostühle zerschmettern,
da geht es aufwärts von Fall zu Fall,
wo die Zahlungsbilanz Hosianna und alles was recht ist singt
und ruft: das ist nicht genug,
daß da die Freizeit spurt und Gas gibt und hinhaut,
das ist das kleinere Übel, das ist nur die Hälfte,
das macht nichts, das ist nicht genug,*

*daß die Tarifpartner durch die Straßen irren
und mit geballten Fäusten frohlocken
und singen und sagen:
hier geht es aufwärts,
hier ist gut sein,
wo es rückwärts aufwärts geht,
hier schießt der leitende Herr den leitenden Herrn mit dem Gesangbuch ab,
hier führen die Leichtbeschädigten mit den Schwerbeschädigten Krieg,
hier heißt es unerbittlich nett zueinander sein,
und das ist das kleinere Übel,
das wundert mich nicht,
das nehmen die Käufer in Kauf,
hier, wo eine Hand die andere kauft,
Hand aufs Herz, hier sind wir zuhaus,*

Qu'ai-je ici ? Et que viens-je chercher,
dans ce champ de bataille, ce pays de Cocagne,
où l'on monte, mais sans avancer,
où l'ennui mord dans le linceul brodé de la faim,
où, dans les épiceries fines, la misère, livide,
halète et murmure d'une voix étouffée à travers la crème chantilly :
« Ça monte ! »
Où une marge bénéficiaire sépare si bien les riches pauvres des pauvres riches
que ces derniers, transportés d'enthousiasme, brisent leurs fauteuils de cinéma,
car ça monte, cas par cas,
où la balance des paiements entonne des hosannas et clame « C'est juste ! »
avant d'ajouter : « Ce n'est pas assez,
que le temps libre carbure, frappe et accélère,
ce n'est que le moindre mal, la moitié du chemin,
ça ne suffit pas, ça ne fait rien,
que les partenaires sociaux errent dans les rues,
poings serrés, jubilants,
chantant et proclamant :
Ici, ça monte,
ici, c'est bien,
où l'on recule pour mieux grimper,
où le patron abat le patron à coups de livre de cantiques,
où les légèrement blessés font la guerre aux gravement mutilés,
où l'on s'oblige à être impitoyablement aimable,
et c'est le moindre mal,
ça ne m'étonne pas,
les acheteurs l'acceptent,
ici, où une main achète l'autre.
Main sur le cœur, nous sommes chez nous.

*hier laßt uns Hütten bauen,
auf diesen arischen Schrotthaufen,
auf diesem krächzenden Parkplatz,
wo aus den Ruinen Ruinen sprossen,
nagelneu, Ruinen auf Vorrat, auf Raten,
auf Abruf, auf Widerruf:*

Dressons ici nos cabanes,
sur ce tas de ferraille arien,
sur ce parking aux cris rauques,
où des ruines poussent des ruines,
flambant neuves, des ruines en stock, à crédit,
sur commande, sous réserve de rétractation :

*Hiersein ist herrlich,
wo dem verbrauchten Verbraucher,
und das ist das kleinere Übel,
die Haare ausfallen,
wo er sein erfolgreiches Haupt verhüllt
mit Wellpappe und Cellophan,
wo er abwesend aus der Grube ruft:
hier laßt uns Hütten bauen,
in dieser Mördergrube,
wo d~r Kalender sich selber abreißt vor Ohnmacht und Hast,
wo die Vergangenheit in den Müllschluckern schwelt
und die Zukunft mit falschen Zähnen knirscht
das kommt davon, daß es aufwärts geht, '
da tun wir Fleckenwasser drauf,
das ist hier so üblich, das wundert mich nicht,*

Être ici est magnifique,
où le consommateur usé,
et c'est le moindre mal,
perd ses cheveux,
où il voile sa tête couronnée de succès
de carton ondulé et de cellophane,
où, absent, il crie depuis le trou :
« Dressons ici nos cabanes »,
dans ce piège à meurtriers,
où le calendrier s'arrache lui-même, impuissant et pressé,
où le passé croupit dans les broyeurs à ordures
et où l'avenir grince des dents postiches –
« C'est le prix de l'ascension »,
alors on y verse de l'eau de Javel,
c'est l'usage ici, ça ne m'étonne pas.

*goldrichtig liegen wir hier,
wo das Positive zum Höchstkurs notiert,
die Handelskammern decken sich damit ein
und bahnen es auf unter Panzerglas,*

Nous sommes parfaitement à notre place ici,
où le positif cote à son plus haut,
où les chambres de commerce s'en drapent
et l'exposent sous verre blindé,

*wo wir uns finden wohl unter Blinden,
in den Schau-, Kauf- und Zeughäusern,
und das ist nicht alles, das ist nur die Hälfte,
das ist die tiefgefrorene Wildnis,
das ist die erfolgreiche Raserei, das tanzt*

*im notdürftigen Nerz, auf zerbrochenen Knien,
im ewigen Frühling der Amnesie,*

où nous nous sentons si bien parmi les aveugles,
dans les galeries marchandes, les magasins et les arsenaux,
et ce n'est pas tout, ce n'est que la moitié,
c'est la sauvage toundra surgelée,
c'est la folie victorieuse qui danse
dans des manteaux de vison rapiécés, à genoux brisés,
dans l'éternel printemps de l'amnésie.

*das ist ein andere Land als andere Länder,
das reut mich, und daß es mich reut,
das ist das kleinere Übel, denn das is wahr,
was seine Opfer, ganz gewöhnliche tote Leute,
aus der Erde rufen, etwas Laut- und Erfolgleses,
das an das schalldichte Pflaster dringt
von unten, und es beschlägt, daß es dunkel wird,
fleckig, naß, bis eine Lache,
eine ganz gewöhnliche Lache es überschwemmt,*

C'est un pays différent des autres pays,
ça me peine, et que ça me peine,
c'est le moindre mal, car c'est vrai,
ce que ses victimes, des gens morts tout à fait ordinaires,
crient depuis la terre, un son fort et sans écho,
qui perce jusqu'au bitume insonorisé,
venant d'en bas, et il s'embue, le jour décline,
taché, humide, jusqu'à ce qu'une flaque,
une flaque tout à fait ordinaire, l'engloutisse.

*und den Butzemann überschwemmt,
das Löweneckerchen, das Allerleirauh,
und die schöne Rapunzel, die sind nicht mehr
und es gibt keine Städte mehr, und keine Fische
die sind erstickt in dieser Lache ,*

et submerge le Croque-mitaine,
le petit Lionnet, Peau-d'Âne,
et la belle Raiponce, ils ne sont plus,
et il n'y a plus de villes, plus de poissons,
ils ont étouffé dans cette flaque.

*wie meine Brüder, die. tadel-und hilflosen Pendler,
wie sie mich reuen, die frommen Gerichtsvollzieher,
die Gasmänner, wie sie waten zuhauf,
mit ihren Plombierzangen, wie sie stapfen,
in ihren abwesenden Stiefeln, durchs Bodenlose,
die Gloriole vorschriftsmaßig tief im Genick :*

comme mes frères, les pendulaires irréprochables et sans secours,
comme ils me pèsent, ces huissiers de justice pieux,
les hommes du gaz, comme ils barbotent en foule,
leurs pinces de plombier à la main, comme ils piétinent,
dans leurs bottes absentes, à travers le vide sans fond,
la gloire réglementaire enfoncée bien profond dans la nuque :

*ja wären's Leute wie andere Leute,
wäre es ein ganz gewöhnliches, ein andres
als dieses Nacht- und Nebelland,
von Abwesenden überfüllt,
die wer sie sind nicht wissen noch wissen wollen,
die in die es Land geraten sind
auf der Flucht vor diesem Land
und werden flüchtig sein bis zur Grube:*

ah, s'ils étaient des gens comme les autres,
ce serait un pays ordinaire, un autre
que ce pays de nuit et de brouillard,
surchargé d'absents,
qui ne savent ni qui ils sont ni ne veulent le savoir,
ceux qui ont atterri dans ce pays
en fuyant ce pays
et resteront en fuite jusqu'à la tombe :

*wärs anders, wäre ihm zu helfen,
wäre Rat und Genugtuung hier,
wäre es nicht dieses brache, mundtote Feindesland!*

ce serait différent, on pourrait l'aider,
il y aurait conseil et réparation ici,
si ce n'était ce pays ennemi en friche, muet comme une tombe !

*Was habe ich hier verloren, was suche ich
und stochre in diesem unzuständigen Knäuel
von Nahkampfspangen, Genußscheinen,
Gamsbärten, Schlußverkäufen, und finde nichts
als chronische, chronologisch geordnete Turnhallen
und Sachbearbeiter für die Menschlichkeit
in den Kasernen für die Kasernen für die Kasernen:*

Que fais-je ici, que cherche-je
à fouiller dans cet écheveau sans compétence
de médailles de combat, de bons de jouissance,
de barbes de chamois, de soldes, et ne trouve rien
que des gymnases chroniques, classés par ordre chronologique,
et des fonctionnaires de l'humanité
dans les casernes pour les casernes pour les casernes :

*Was soll ich hier? und was soll ich sagen?
in welcher Sprache? und wem?
Da tut mir die Wahl weh wie ein Messerstich,
das reut mich, das ist das kleinere Übel,
das schreit und so weiter
mit kleinen Schreien zum Himmel
und gibt sich für größer aus als es ist,
aber es ist nicht ganz,
es ist nur die himmelschreiende Hälfte,
es ist noch nicht genug:*

Que faire ici ? Et que dire ?
dans quelle langue ? et à qui ?
Le choix me déchire comme un coup de couteau,

ça me peine, c'est le moindre mal,
ça hurle et ainsi de suite
en petits cris vers le ciel
et se fait passer pour plus grand qu'il n'est,
mais ce n'est pas tout,
ce n'est que la moitié qui crie au ciel,
ce n'est pas encore assez :

P13

*denn dieses Land, vor Hunger rasend,
zer;auft sich sorgfältig mit eigenen Händen,
dieses Land ist von sich selber geschieden,
ein aufgetrenntes, inwendig geschiedenes Herz,
unsinnig tickend, eine Bombe aus Fleisch,
eine nasse, abwesende Wunde:*

Car ce pays, rendu fou par la faim,
se déchire méthodiquement de ses propres mains,
ce pays est séparé de lui-même,
un cœur fendu, divisé en son intérieur,
battant sans raison, une bombe de chair,
une plaie humide, absente :

*Deutschland, mein Land unheilig Herz der Völker,
ziemlich verrufen, von Fall zu Fall
unter allen gewöhnlichen Leuten:*

Allemagne, mon pays, cœur profane des peuples,
plutôt infâme, cas par cas,
parmi tous les gens ordinaires :

*Meine zwei Länder und ich, wir sind geschiedene Leute,
und doch bin ich inständig hier,
in Asche und Sack, und frage mich:
was habe ich hier erlorn?*

Mes deux pays et moi, nous sommes des gens divorcés,
et pourtant je suis ici, ardent,
dans la cendre et le sac, et je me demande :
qu'ai-je perdu ici ?

*Das habe ich hier verloren,
was auf meiner Zunge schwebt,
etwas andres, das Ganze,
das furchtlos scherzt mit der ganzen Welt
und nicht in dieser Lache ertrinkt,*

Voilà ce que j'ai perdu ici,
ce qui flotte sur ma langue,
quelque chose d'autre, le tout,
qui badine sans peur avec le monde entier
et ne se noie pas dans cette flaque,

*verlorn an dieses fremde, geschiedne Geröchel,
das gepreßte Geröchel im Neuen Deutschland,*

*das Frankfurter Allgemeine Geröchel
(und das ist das kleinere Übel),
ein mundtotes Würgen, das nichts von sich weiß,*

perdu dans ce rôle étranger et divisé,
ce rôle comprimé de la Nouvelle Allemagne,
ce rôle de la Frankfurter Allgemeine
(et c'est le moindre mal),
un étouffement muet qui ne sait rien de lui-même,

*von dem ich nichts wissen will, Musterland,
Mördergrube, in die ich herzlich geworfen bin
bei halbwegs lebendigem Leib,
da bleibe ich jetzt,
ich hadere aber ich weiche nicht,
da bleibe ich eine Zeitlang,
bis ich von hinnen fahre zu den anderen Leuten,
und ruhe aus, in einem ganz gewöhnlichen Land.
hier nicht,
nicht hier.*

dont je ne veux rien savoir, pays modèle,
fosse à meurtriers où j'ai été jeté à corps
à moitié vivant,
alors j'y reste,
je lutte mais je ne cède pas,
j'y reste un temps,
jusqu'à ce que je m'en aille vers les autres gens,
et me repose, dans un pays tout à fait ordinaire.
Pas ici,
pas ici.

P14

Präliminarien

Préliminaires

Was ist die deutsche Frage?

Die deutsche Frage wird oft beschworen aber selten formuliert. Mancher führt sie im Mund und weiß ihren Wortlaut nicht anzugeben. Je nachdem von wem sie aufgeworfen und an wen sie gerichtet wird, drückt sie alles Mögliche aus: Selbstmitleid, Ressentiment, Beschränktheit, Chauvinismus, Vernunft, Realismus, Weitblick, Solidarität. Sie kann kriegerisch und friedlich gestellt werden, von innen und von außen. Sachlich fächert sie sich in eine ganze Schar von politischen, gesellschaftlichen, ökonomischen, strategischen und rechtlichen Fragen auf, deren gemein amer Ursprung der Faschismus und der Zweite Weltkrieg sind. Der Krieg, angezettelt und verloren vom Deutschen Reich, hat diese Reich vernichtet und an seine Stelle g etzt: Zwei deutsche taaten und ein Schutzgebiet der Siegermächte, die tadt Berlin. Eine Regelung dieser Hinterlassenschaft steht bis heute aus.

Qu'est-ce que la « question allemande »

On l'évoque souvent, mais on la formule rarement. Certains la portent en bouche sans pouvoir en citer le texte. Selon qui la pose et à qui elle s'adresse, elle exprime tout et son contraire : auto-apitoiement, ressentiment, étroitesse d'esprit, chauvinisme, raison, réalisme, clairvoyance, solidarité. On peut la poser en termes belliqueux ou pacifiques, de l'intérieur comme de l'extérieur. Sur le fond, elle se décline en

une multitude de questions politiques, sociales, économiques, stratégiques et juridiques, dont l'origine commune reste le fascisme et la Seconde Guerre mondiale. Guerre déclenchée et perdue par le Reich allemand, qui en a été anéanti, laissant à sa place : deux États allemands et un territoire sous protection des puissances victorieuses, la ville de Berlin. Un règlement définitif de cet héritage reste en suspens à ce jour.

Ja.

Sind die Deutschen und sind die deutschen Regierungen bereit, sie zu treffen?

Oui.

Mais les Allemands et leurs gouvernements sont-ils prêts à l'affronter ?

Das ist die deutsche Frage. « So lapidar drückt sich eine Schrift aus dem Jahr 1966 aus. Aber ihr Lakonismus ist trügerisch; und obwohl ihre Autoren sich kurz fassen wollten, spalten sie jene einzige in achtzig Fragen auf. Sie hätten deren achthundert oder achttausend stellen können, ohne das Feld des Notwendigen, geschweige denn des Denkbaren, auszuschreiten. Die deutsche Frage ist ein Plurale tantum, ein Rattenschwanz von Fragen, die sich beängstigend vermehren. Das was scheinbar neu jede Woche ans Licht tritt, nach Kommentaren schreit, Empörung und Widerspruch oder Zustimmung und Kollaboration verlangt, trägt, genauer betrachtet, meist greisenhafte Züge, läßt sich datieren auf Vaters, Großvaters, Urgroßvaters Zeiten. In keiner anderen Sprache ruft das bloße Wort Vergangenheit, wie in der deutschen, neurotische Reflexe herbei; zusammen mit dem Partizip bewältigt und seiner Negation löst es Gesten der Selbstverteidigung, der Selbstbeichtigung, der Abwehr und der Tarnung aus. In diese Vergangenheit hinein verzweigt und verästelt sich die deutsche ihr historisches Wurzelwerk ist Jahrhunderte alt.

« Voici la question allemande. » Ainsi s'exprime, sobrement, un texte de 1966. Mais ce laconisme est trompeur : bien que ses auteurs aient voulu faire court, ils décomposent cette unique question en quatre-vingts interrogations. Ils auraient pu en formuler huit cents ou huit mille sans épuiser le champ du nécessaire, et encore moins celui de l'imaginable. La « question allemande » est un plurale tantum, une queue de comète de questions qui se multiplient de façon inquiétante. Ce qui, chaque semaine, semble émerger comme neuf, réclame commentaires, indignation ou contradiction, adhésion ou collaboration, porte, à y regarder de près, des traits séniles, remontant aux époques des pères, grands-pères, arrière-grands-pères. Dans aucune autre langue, le simple mot « passé » ne provoque autant de réflexes névrotiques qu'en allemand ; associé au participe « surmonté » et à sa négation, il déclenche des gestes d'autodéfense, d'auto-accusation, de rejet ou de dissimulation. C'est dans ce passé que la question allemande plonge ses racines, ramifiées et centenaires.

Ein großer Teil der „freien“ intellektuellen Energien (also jener Kräfte, die nicht unmittelbar im Prozeß der Produktion aufgehen) hat sich, seit 1945, im westlichen Deutschland jener Frage, jenen Fragen zugewandt. Das ist natürlich und notwendig. Es gibt jedoch einen Punkt, an dem diese Beschäftigung anfängt, zu einem gefährlichen Handicap zu werden. Er ist nicht leicht zu bestimmen. Ich glaube, wir haben ihn erreicht. überschritten haben wir ihn nicht.

Une grande part des énergies intellectuelles « libres » (celles qui ne se consomment pas directement dans le processus de production) s'est tournée, depuis 1945, en Allemagne de l'Ouest, vers cette question, vers ces questions. C'est naturel et nécessaire. Il existe pourtant un seuil à partir duquel cette obsession commence à devenir un handicap dangereux. Il n'est pas facile à définir. Je crois que nous l'avons atteint. Nous ne l'avons pas encore franchi.

Drucksachen, Sitzordnungen, Sprachschätze

Imprimés officiels, plans de table, trésors linguistiques

Drucksachen zur ermäßigten Gebühr: Deutschland wohin? Ein Staat, der nicht sein darf Die Teilung Deutschlands. Wider die deutschen Tabus. Politik ohne Vernunft. Die deutsche Alternative. Mit der Teilung leben. Eine deutsche Bilanz. Reise in ein fernes Land. X mal Deutschland. Zwang zum Wagnis. Die deutsche Not. Der deutsche Standort. Die sieben Todsünden des deutschen Reiches. Offensive Entspannung. Deutschland zwischen Vernunft und Vernichtung. Wohin treibt die Bundesrepublik?

Brochures à tarif réduit :

Drucksachen zur ermäßigten Gebühr: Deutschland wohin? Ein Staat, der nicht sein darf Die Teilung Deutschlands. Wider die deutschen Tabus. Politik ohne Vernunft. Die deutsche Alternative. Mit der Teilung leben. Eine deutsche Bilanz. Reise in ein fernes Land. X mal Deutschland. Zwang zum Wagnis. Die deutsche Not. Der deutsche Standort. Die sieben Todsünden des deutschen Reiches. Offensive Entspannung. Deutschland zwischen Vernunft und Vernichtung. Wohin treibt die Bundesrepublik?

L'Allemagne, vers où ? Un État qui n'a pas le droit d'exister La division de l'Allemagne Contre les tabous allemands Une politique sans raison L'alternative allemande Vivre avec la division Un bilan allemand Voyage en terre lointaine X fois l'Allemagne L'obligation de risquer La détresse allemande La place de l'Allemagne Les sept péchés capitaux du Reich allemand Détente offensive L'Allemagne entre raison et anéantissement Où dérive la République fédérale ?

Urlaubsgründe

Raisons de vacances

Ist es frivol, die Frage aufzuwerfen, welche intellektuellen Folgen ein Engagement auf die Dauer zeitigen muß, das die freie geistige Energie des Landes an derartige Problemstellungen fesselt? Ist es hochmütig, den Verdacht zu äußern, die deutsche Frage, im Singular oder im Plural, sei langweilig bis zum Erbrechen? Ist es egoistisch, sterile Problemstellungen steril zu nennen? Ist es anmaßend, sich die Entscheidung darüber vorzubehalten, womit man sein Gehirn beschäftigen will? Ist es verantwortungslos, sich gegen eine Hypnose zu wehren, die jeden Blick und jeden Gedanken auf immergleich lokale Detail lenkt? Man wird sich doch noch erkundigen dürfen.

Est-il frivole de soulever la question des conséquences intellectuelles, à long terme, d'un engagement qui enchaîne l'énergie spirituelle libre du pays à de telles problématiques ? Est-il orgueilleux d'avancer le soupçon que la « question allemande », au singulier comme au pluriel, soit ennuyeuse à faire vomir ? Est-il égoïste d'appeler stériles des questionnements stériles ? Est-il présomptueux de se réserver le droit de choisir ce qui occupe son cerveau ? Est-il irresponsable de résister à une hypnose qui oriente chaque regard, chaque pensée vers le même détail local ? On devrait pourtant encore avoir le droit de s'informer.

1. Déjà vu. Die deutschen Fragen sind nicht von heute, sondern von gestern und vorgestern. Mit der Großen Koalition öffnet die Sozialdemokratie ihre eigne Geschichte, parodiert ein Vorbild, das sie sich 1914, 1918, 1923 selber gesetzt hat. Die Neigung, politische Probleme mit Hilfe von juristischen Doktrinen zu umgehen, ist unschwer bis ins frühe 19. Jahrhundert zurückzuverfolgen; ebendort sind die Anfänge einer Polizeipraxis zu suchen, die Verfassungen um sie zu schützen bricht. Die deutsche Ostpolitik stammt aus der Gründerzeit. Der deutsche Antikommunismus ist älter als die Kommunistische Partei Deutschlands. Die Mitgliedschaft des regierenden Bundeskanzlers läßt sich auf das Jahr 1933 datieren. Die Entscheidung über die Oder-Neiße-Grenze ist 1945 gefallen. Die Hallstein-Doktrin stammt aus dem Jahr 1955. Das ist die Situation. Die Situation ist, nach der unsterblichen Einsicht Konrad Adenauers, da; sie ist es seit Menschengedenken. Unter den deutschen Fragen findet sich kaum eine, die zeitgenössisch wäre. Sie erinnern samt und sonders an „eine Zeit, die längst vergangen ist“: sie sind anachronistisch. So gut wie alles, was auf sie zu antworten wäre, ist längst gesagt (und besser gesagt), längst geschrieben (und besser geschrieben, als es heute im Spiegel steht). Von Georg Forster bis zu Brecht, von Ludwig Börne bis zu Heinrich Mann verfügt die deutsche Tradition über einen Kodex der politischen Vernunft, der kaum kommentiert zu werden braucht. Neuauflagen genügen. „Wenn immer die Deutschen einen Krieg verlieren, drucken sie meinen Untertan“, sagte Heinrich Mann nach 1945. Schriften, vor hundert Jahren verfaßt, sind den deutschen Zuständen immer noch weit voraus. Der Gedanke der ewigen Wiederkehr des Gleichen, ein Stück bürgerlicher Ideologie aus dem neunzehnten Jahrhundert, scheint im politischen Leben Westdeutschlands gespensterhaft verwirklicht; beim Lesen der alten Weltbühne erfährt man, was déjà vu bedeutet; und was die alten Doktrinen, die alte Praxis aufmöbeln soll, macht den Anachronismus nur noch deutlicher: das ist die Verpackung, in der die Bonner Regierung ihre Politik zu Markte trägt. Die amerikanische, die sowjetische, die chinesische Intelligenz ist damit beschäftigt, an die Zukunft zu denken. Ihre Entwürfe zielen weit, ihre Widersprüche sind neu. Daran gemessen, wirken die deutschen Fragen veraltet; wer sich auf sie, und nur auf sie, einläßt, wird zukunftsblind.

1. Déjà-vu. Les « questions allemandes » ne datent pas d'aujourd'hui, mais d'hier et d'avant-hier. Avec la Grande Coalition, la social-démocratie singe sa propre histoire, parodie un modèle qu'elle s'était elle-même fixé en 1914, 1918, 1923. La tendance à aborder les problèmes politiques à l'aide de doctrines juridiques remonte sans peine au début du XIXe siècle ; c'est là aussi qu'il faut chercher les origines d'une

pratique policière qui enfreint les constitutions pour mieux les « protéger ». La politique allemande à l'Est puise dans l'époque fondatrice. L'anticommunisme allemand est plus vieux que le Parti communiste allemand. L'adhésion du chancelier fédéral en exercice se date de 1933. La question de la frontière Oder-Neisse a été tranchée en 1945. La doctrine Hallstein remonte à 1955. Tel est l'état des lieux. « La situation est là », selon l'immortelle formule de Konrad Adenauer – et elle y est depuis des lustres. Parmi les « questions allemandes », on en trouve à peine une qui soit contemporaine. Toutes rappellent « un temps depuis longtemps révolu » : elles sont anachroniques. Presque tout ce qu'il faudrait leur répondre a déjà été dit (et mieux dit), déjà écrit (et mieux écrit que dans le Spiegel d'aujourd'hui). De Georg Forster à Brecht, de Ludwig Börne à Heinrich Mann, la tradition allemande dispose d'un code de raison politique qui n'a guères besoin d'être commenté. Des rééditions suffiraient. « Chaque fois que les Allemands perdent une guerre, ils réimpriment mon Sujet », disait Heinrich Mann après 1945. Des écrits rédigés il y a cent ans devant encore les réalités allemandes. L'idée du retour éternel du même, morceau d'idéologie bourgeoise du XIX^e siècle, semble s'incarner de manière spectrale dans la vie politique de l'Allemagne de l'Ouest ; à la lecture de la vieille Weltbühne, on comprend ce que signifie le déjà-vu ; et ce qui prétend rajeunir les anciennes doctrines, les anciennes pratiques, ne fait qu'accentuer l'anachronisme : c'est l'emballage dans lequel le gouvernement de Bonn met sa politique en vitrine. L'intelligentsia américaine, soviétique, chinoise s'emploie à penser l'avenir. Ses projets visent loin, ses contradictions sont nouvelles. À l'aune de cela, les « questions allemandes » paraissent surannées ; celui qui s'y consacre – et rien qu'à elles – devient aveugle au futur.

2. Wiederholungszwang. Minister verhöhnern das Parlament, alte Nazis legen Kränze nieder am Denkmal für die Opfer des Nationalsozialismus, Abgeordnete aller Parteien proben öffentlich den Bruch der Verfassung. Im Freien Berlin plündert die Politische Polizei die Räume einer oppositionellen Studentenorganisation. Im Freien Berlin sind Demonstrationen verboten. Im Freien Berlin verhaftet die Polizei einen Mann, der auf der Straße ein leeres Blatt Papier in die Höhe hebt. Beim ersten Mal ist die Empörung allgemein, beim zweiten Mal ereifern sich noch ein paar Unbelehrbare, beim dritten Mal zuckt jedermann die Achseln.

Compulsion de répétition. Les ministres bafouent le Parlement, d'anciens nazis déposent des couronnes au monument aux victimes du national-socialisme, des députés de tous partis répètent en public la violation de la Constitution. À Berlin-Ouest, la police politique perquisitionne les locaux d'une organisation étudiante d'opposition. À Berlin-Ouest, les manifestations sont interdites. À Berlin-Ouest, la police arrête un homme qui brandit une feuille de papier blanche dans la rue. La première fois, l'indignation est générale ; la deuxième, quelques irréductibles s'emportent encore ; la troisième, tout le monde hausse les épaules.

P16

Die Bild-Zeitung zu analysieren, ist zum ersten Mal eine lohnende Aufgabe, zum zweiten Mal eine Strafarbeit, zum dritten Mal eine Beschäftigung, die Ekel und Überdruß erregt. Da die deutschen Fragen sich nicht von der Stelle rühren, es wäre denn rückwärts, läuft ihre Beantwortung auf ständige Wiederholungen hinaus. In dieser Hinsicht sind die Intellektuellen jeder Gebetsmühle, jedem Tonbandgerät, also auch jedem Berufspolitiker unterlegen. Dem Zwang zum Stumpfsinn unterliegt, wer immer eine politische Karriere machen oder einen Wahlkampf gewinnen will. Mit produktiver Intelligenz ist er nicht vereinbar. Wo der Anachronismus regiert, wird der Wiederholungszwang vollkommen. Daß Antikommunismus keine Politik ist, weiß jeder, der von seinem Gehirn Gebrauch zu machen versteht. Aber eben wer von seinem Gehirn Gebrauch zu machen versteht, ist außerstande, diesen Satz zehntausendmal zu repetieren.

Analysier Bild-Zeitung est, la première fois, une tâche enrichissante ; la deuxième, un pensum ; la troisième, une occupation qui soulève dégoût et lassitude. Comme les « questions allemandes » ne bougent pas – sinon en arrière –, y répondre revient à se répéter sans fin. Sous ce rapport, les intellectuels sont surpassés par tout moulin à prières, tout magnétophone, donc par tout professionnel de la politique. La contrainte de l'abrutissement s'impose à quiconque veut faire carrière en politique ou remporter une campagne électorale. Elle est incompatible avec une intelligence productive. Là où l'anachronisme règne, la compulsion de répétition devient absolue. Que l'anticommunisme ne soit pas une politique, tout

homme doué de cervelle le sait. Mais justement : celui qui sait user de sa cervelle est incapable de répéter ce même énoncé dix mille fois.

P16

3. leichtes Spiel. Wann ist eine Frage gelöst? Wenn eine richtige Antwort gefunden oder wenn diese Antwort verwirklicht wird? Das erste Kriterium ist intellektueller, das zweite politischer Natur. Nicht der geringste Grund für die Öde und Sterilität der deutschen Frage liegt darin, daß das eine unablässig mit dem anderen verwechselt und verrührt wird.

3. Jeu facile. Quand une question est-elle résolue ? Quand on a trouvé la bonne réponse, ou quand cette réponse est mise en œuvre ? Le premier critère est intellectuel, le second politique. L'une des raisons majeures de la désolation et de la stérilité de la « question allemande » tient précisément à ce que l'un et l'autre sont sans cesse confondus, mélangés.

Die theoretischen Ansprüche, die das Deutschland-Problem an den Betrachter stellt, sind, bei all seiner Verästelung, gering. „Die Folgen sind“ in der Tat, um mit dem Titel eines aktuellen Taschenbuches zu sprechen, „absehbar“, ebenso absehbar wie die Ursachen, die Motive, die Gründe und Gegengründe. Der illusionäre Charakter der Bonner Politik liegt derart auf der Hand, daß man sich schämt, darüber weitere Worte zu verlieren. Die Nichtigkeit des lauthals proklamierten „Alleinvertretungsanspruches“, die Verblendung des Pochens auf die „Grenzen von 1937“, der gefährliche Unfug des Strebens nach „atomarer Mitbestimmung“: das alles bedarf keiner ernsthaften Diskussion mehr. Es erlaubt keine ernsthafte Diskussion, weil diese Fragen nach allen Spielregeln der Vernunft entschieden sind. Man sieht sich in die Sphäre des Bilderbuches, der politischen ABC-Fibel versetzt. wenn man zum hundertsten Mal beweisen soll, daß die Notstandsgesetze mit einer demokratischen Einrichtung der Gesellschaft nicht vereinbar sind. Die „Formierte Gesellschaft“ macht jeden Kritiker brotlos, am Wirtschaftstag der CDU verfliegt alle theoretische Anstrengung: wer solche Thesen proklamiert, solche Schaustellungen in Szene setzt. gibt Wort für Wort dem primitivsten kommunistischen Flugblatt recht. Die Reden der NPD-Führer können nicht Gegenstand einer Widerlegung sein. Denn gegen diese Reden hat jeder Recht, der den Mund auf tut: das Neue Deutschland ebemo wie der letzte niederbayerische Dorfpfarrer. Die Zumutung, die Probleme dieser Art an einen denkenden Menschen stellen, liegt darin, daß sie keine sind. Wer antwortet, Beweise gegen Herrn von Thadden häuft, Indizien dafür, daß die DDR existiert, Hinweise darauf, daß die Wiederkehr des Faschismus von Übel ist, drischt Stroh. Die Unkosten sind gering. Recht behalten wird zum Kinderspiel, zum säuerlichsten aller Triumphs.

Les exigences théoriques que pose le « problème allemand » à qui l'examine, malgré sa complexité, sont minimales. « Les conséquences sont », pour reprendre le titre d'un livre de poche à la mode, « prévisibles » – tout comme les causes, les motifs, les raisons et les contre-raisons. Le caractère illusoire de la politique bonnoise est si évident qu'on a honte de gaspiller des mots à son sujet. La nullité de l'« revendication de représentation exclusive »* clamée à tue-tête, l'aveuglement de l'insistance sur les « frontières de 1937 », les dangers de la « cogestion nucléaire » : tout cela ne mérite plus de débat sérieux. Cela n'autorise plus de débat sérieux, car ces questions sont tranchées selon toutes les règles de la raison. On se croit replongé dans l'univers du livre d'images, de l'abécédaire politique, quand il faut démontrer pour la centième fois que les lois d'exception sont incompatibles avec un régime démocratique. La « société organisée » prive tout critique de moyens de subsistance ; à la Journée économique de la CDU, tout effort théorique s'évapore : ceux qui proclament de telles thèses, qui montent de telles mises en scène, donnent raison mot pour mot aux tracts communistes les plus primitifs. Les discours des dirigeants du NPD ne peuvent faire l'objet d'une réfutation. Car contre ces discours, quiconque ouvre la bouche a raison : Neues Deutschland comme le dernier curé de Basse-Bavière. L'outrecuidance consiste à présenter de tels « problèmes » à un être pensant – en ce qu'ils n'en sont pas. Celui qui répond, accumule des preuves contre M. von Thadden, des indices attestant l'existence de la RDA, des rappels du fait que le retour du fascisme serait un mal, bat de la paille. Le coût est faible. Avoir raison devient un jeu d'enfant, le triomphe le plus aigre qui soit.

Was soll aus einer Intelligenz werden, die sieb mit Fragen begnügt, wie sie einem Klippschüler anstünden? An Zeichen dafür fehlt es nicht, daß sie allmählich degeneriert. Beglückwünscht sich nicht mancher zu seinem politischen Scharfblick, findet sich gar noch „mutig“, wo er doch nur herunterleiht, was sich von selbst versteht? Aber wie sollte

auch die intellektuelle Moral intakt bleiben in einem deutschen Staat, dessen „Minister für Gesamtdeutsche Fragen“ vor seiner eigenen Kühnheit erschauert, wenn er den anderen deutschen Staat beim Namen nennt? Da wird die Trivialität zur politischen Riesenkippe, die Platitude zur Sensation, das letzte Murren der Vernunft zur Bravourarie.

Que peut-il advenir d'une intelligentsia qui se contente de questions dignes d'un élève attardé ? Les signes ne manquent pas qu'elle dégénère peu à peu. Combien se félicitent de leur perspicacité politique, s'estiment même « courageux » alors qu'ils ne font que rabâcher des évidences ? Mais comment l'intégrité morale de l'intellect pourrait-elle survivre dans un État allemand dont le « ministre des Questions allemandes » frémit de sa propre audace quand il nomme l'autre État allemand par son nom ? Là, la trivialité devient un exploit politique monumental, le lieu commun une sensation, le dernier murmure de la raison un numéro de bravoure.

P16

4. Ohnmacht und Hysterie. Dieselben Fragen jedoch, zu denen einem etwas Neues schlechterdings nicht mehr einfallen kann, weil alle Antworten auf dem Tisch liegen, scheinen von Jahr zu Jahr unlösbarer. Über sie nachdenken heißt, offene Türen einrennen. Sie faktisch aus der Welt schaffen wollen heißt, sich den Kopf an einer Mauer blutig schlagen, die nicht von den Kommunisten erbaut ist. Zwischen der Vernunft und der materiellen Gewalt ist keine Vermittlung mehr möglich. Argumente sind Makulatur, und selbst das eigene Interesse wird irrational und blind verfochten. Intellektuelles läßt sich hier zu Lande in praktisch praktisch-politische Energie offenbar auf keine Weise transformieren.

4. Impuissance et hystérie. Ces mêmes questions, sur lesquelles on ne peut plus rien dire de neuf – toutes les réponses étant déjà sur la table –, semblent pourtant, année après année, plus insolubles que jamais. Y réfléchir, c'est enfoncer des portes ouvertes. Vouloir les éliminer concrètement, c'est se cogner la tête jusqu'au sang contre un mur qui n'a pas été bâti par les communistes. Entre la raison et la force matérielle, plus aucune médiation n'est possible. Les arguments ne valent plus que comme papier à recycler, et même son propre intérêt est défendu de manière irrationnelle et aveugle. Ici, l'intellect ne se transforme en aucune façon en énergie pratique, en énergie politique.

Die Folge ist ein Leerlauf des oppositionellen Denkens. Da die Fragen, die zur Rede stehen, ihm keinen theoretischen Widerstand mehr bieten, da es in das Machtgefüge nirgends eingreifen kann, erschöpft es sich in einer fortwährenden Bewegung, die nichts bewirkt und nichts verhindert. Die Ohnmacht steigert den Wiederholungszwang. Das Eichhörnchen dreht seinen Käfig. Hysterische Reaktionen bleiben nicht aus.

Résultat : la pensée oppositionnelle tourne à vide. Comme les questions en jeu ne lui opposent plus aucune résistance théorique, comme elle ne peut s'insérer nulle part dans les rapports de force, elle s'épuise en un mouvement perpétuel qui ne produit rien, n'empêche rien. L'impuissance exacerbe la compulsion de répétition. L'écureuil fait tourner sa cage. Les réactions hystériques ne manquent pas.

5. Fixierung. Haß und Trotz binden die deformierte und frustrierte Intelligenz nur noch fester an den Gegenstand ihrer theoretischen Triumphe, ihrer praktischen Erfolglosigkeit. Durchhalteparolen werden laut. Der Sinn für Proportionen schwindet. Wer andern als deutschen Fragen sich zuwenden möchte, gilt beinahe schon als Defaitist; wer gar die Vermutung äußert, es könne anderswo mehr auf dem Spiel stehn als hier, dem wirft man Exotismus vor oder Fahnenflucht, und er sieht sich barsch zur heimatlichen Ordnung gerufen. „Es wird hiergeblieben!“ verfügt Günter Grass, und damit auch die Gedanken nicht auswandern, teilt er mit: „Vietnam ist weit.“ Was da schrumpft, ist nicht der Horizont eines einzelnen. Jener ältere Landwirt, der sich nicht nur auf den Bau von Rüben, sondern auch auf die Errichtung von Lagerbaracken versteht, und den die Nation damit betraut hat, Orden zu verleihen oder zu verweigern, braucht nur eine seiner dümmlichen Entscheidungen zu treffen, und schon hat die westdeutsche Intelligenz ihr Tagesgespräch, ruft Protest Protest und sieht ihre Schuldigkeit getan. Mag eine neue Technologie alle Produktionsverhältnisse umwälzen; mögen Genetiker und Biochemiker die Evolution der Art unter ihre Kontrolle bringen; mag ein Subkontinent am Rand des Hungers stehen, ein anderer radikal neue Formen des politischen Kampfes entwickeln; mögen die reichsten Länder der Welt die ärmsten mit Krieg überziehen - Vietnam ist weit, und weit donhinten, jenseits der Türkei, liegt auch die Zukunft. Wir können uns darauf nicht einlassen, wir haben keine Zeit, wir haben unsere eigenen Sorgen. Wir haben die deutsche Frage. Die deutsche Frage hat uns. Es wird hiergeblieben.

5. Fixation. Haine et rancœur ne font qu'enchaîner plus solidement l'intelligentsia déformée et frustrée à l'objet de ses triomphes théoriques, de son échec pratique. Les slogans de persévérance résonnent. Le sens des proportions se perd. Celui qui voudrait se tourner vers autre chose que les « questions allemandes » passe presque pour un défaitiste ; celui qui ose suggérer qu'ailleurs, les enjeux pourraient être plus grands qu'ici, se voit accusé d'exotisme ou de désertion, et est sommé de rentrer dans le rang patriotique. « On reste ici ! » décrète Günter Grass, et pour que les pensées, elles aussi, ne prennent pas le large, il précise : « Le Viêt Nam est loin. » Ce qui rétrécit ainsi, ce n'est pas l'horizon d'un seul homme. Il suffit que ce vieux paysan, spécialiste non seulement de la culture de la betterave mais aussi de la construction de baraquements, et que la nation a chargé de décerner ou de refuser les décorations, prenne une de ses décisions imbéciles pour que l'intelligentsia ouest-allemande ait son sujet de conversation du jour, lance une protestation sur protestation et s'estime quitte. Qu'une nouvelle technologie bouleverse tous les rapports de production ; que généticiens et biochimistes prennent le contrôle de l'évolution de l'espèce ; qu'un sous-continent soit au bord de la famine, qu'un autre invente des formes radicalement nouvelles de lutte politique ; que les pays les plus riches du monde couvrent les plus pauvres de guerres – le Viêt Nam est loin, et la future, tout là-bas, au-delà de la Turquie, est loin aussi. Nous ne pouvons nous y intéresser, nous n'avons pas le temps, nous avons nos propres soucis. Nous avons la « question allemande ». La « question allemande » nous a. On reste ici.

6. 6. Bescheidenheit. Ich gehe zu weit. Ich räume ein: Sympathisch wirkt die zähe Kleinarbeit, die im Lande bleibt und sich redlich bemüht, dem Alltag, der Brotarbeit das Beste abzugewinnen. Ein Lehrer, der an Stelle der üblichen ideologischen Säule ein anständiges Lesebuch durchsetzt; ein Redakteur, der, verdrossen auf den unvermeidlichen Ärger gefaßt, die Wahrheit passieren läßt; ein Jurist, der dem Brauch des Landes zuwider mit dem Grundgesetz unter dem Arm herumläuft - das sind Leute, die unsere Hochachtung verdienen und ohne die der demokratische Restbestand, von dem wir leben, schon aufgezehrt wäre.

6. Modestie. J'exagère. Je le concède : il y a du mérite dans ce travail obstiné, modeste, qui reste sur place et s'efforce honnêtement de tirer le meilleur du quotidien, du labeur quotidien. Un enseignant qui impose un manuel de lecture décent à la place de la mièvrerie idéologique habituelle ; un rédacteur qui, résigné à l'inévitable ennui, laisse passer la vérité ; un juriste qui, à contre-courant des usages du pays, se promène le Grundgesetz sous le bras – ce sont des gens qui méritent notre estime et sans lesquels le maigre reliquat démocratique dont nous vivons serait déjà épuisé.

Doch soviel Selbstbescheidung hat, wenn sie erst zur Methode erhoben wird, auch ihre Gefahren. So billig wie hier ist wohl der Titel des Progressiven nicht allorts zu haben. Wo der biederste Reformismus dem Tatbestand der Staatsgefährdung nahekommt, wo wer bloß auf Rechtsstaatlichkeit und Verfassungstreue pocht schon des Umsturzes verdächtigt wird, da bleibt die Bescheidenheit im Rahmen, und dieser Rahmen wird von Jahr zu Jahr enger. Treue Sozialdemokraten treffen sich augenblickend am äußersten linken Flügel wieder. Ein Hochschulbund, gegen sozi., listische Ketzer gegründet, sieht sich wegen extremer Denkungsart vom Bannstrahl der Baracke bedroht. Kurzum, die Ansprüche, die in einem radikalen Intellektuellen gestellt werden, vermindern sich zusehends, die Bescheidenheit kennt keine Grenzen mehr. Bald wird als „linker Rowdy“, als „roter Terrorist“, als „Mao-Jünger“ gelten, wer bloß verhin- dern möchte, daß es noch ärger wird.

Mais une telle modestie, une fois érigée en méthode, comporte aussi ses dangers. Le titre de « progressiste » ne s'obtient nulle part à aussi bon compte qu'ici. Quand le réformisme le plus terne frôle le délit de menace contre l'État, quand celui qui se contente d'exiger le respect de l'État de droit et de la Constitution se voit accusé de complot subversif, alors la modestie reste dans les limites – et ces limites se resserrent d'année en année. Des sociaux-démocrates fidèles se retrouvent, aux yeux de tous, à l'aile gauche la plus extrême. Une ligue universitaire, fondée pour combattre les « hérétiques socialistes », se voit menacée d'anathème par la « Baracke » pour ses tendances trop radicales. Bref, les exigences envers un intellectuel radical diminuent sans cesse ; la modestie ne connaît plus de bornes. Bientôt, on taxera de « voyou de gauche », de « terroriste rouge », de « disciple de Mao » quiconque voudra simplement empêcher que les choses n'empirent.

7. *Initiativ-Ausschuß. Wer stellt hier die Fragen? Wer bestimmt, wor. III unser Denken sich zu messen hat? Das erste Recht und die erste Pflicht eines Menschen, den die andern füttern, damit er von seiner Vernunft Gebrauch mache und sein Leben argumentierend zubringe. ist die Entscheidung darüber, welche Fragestellungen neu, ergiebig und fürs Ganze wichtig sind. Diese Entscheidung wird un täglich abgenommen. Ministerialbeamte, Paneibürokraten, Staatsanwälte, Referenten, Einsatzleiter haben sie usurpiert. Das jeweils letzte Plenum der jeweils herrschenden Einheitspartei befindet darüber, womit die Intelligenz des Landes sich zu befassen hat: Alle Hirne stehen still, wenn ihr starker Arm es will. Die Stichworte werden von der permanenten Konterrevolution gegeben. Bei Figuren wie Dufhues und Fröhlich liegt die Initiative. Das bloße Reagieren auf reaktionäre Drohungen wird zum Hauptgeschäft. Autonome Denken droht zu verkümmern. Radikale Fragestellung, Innovation, Entdeckung, die vitalsten Funktionen der Intelligenz, ersticken in der Defensive. Der Protest wird zum Marionettenspiel, an dessen Faden subalterne Funktionäre ziehen. Der Widerspruch gegen das schlechte Alte, das an der Herrschaft ist, steht so von vornherein unter dessen Vormundschaft. Wer sich die Fragen von seinem Gegner diktieren läßt, dem kann nichts einfallen, al was jeder schon weiss..*

7. Comité d'initiative. Qui pose ici les questions ? Qui décide des problèmes auxquels notre pensée doit se confronter ? Le premier droit et le premier devoir d'un homme que les autres entretiennent pour qu'il use de sa raison et passe sa vie à argumenter, c'est de déterminer quelles problématiques sont nouvelles, fécondes et cruciales pour l'ensemble. Cette décision lui est retirée chaque jour. Des fonctionnaires ministériels, des bureaucrates parlementaires, des procureurs, des rapporteurs, des chefs d'opération l'ont usurpée. Le dernier plenum du parti unique au pouvoir décide à quoi l'intelligentsia du pays doit s'atteler : tous les cerveaux s'alignent quand son bras puissant l'ordonne. Les mots d'ordre sont donnés par la contre-révolution permanente. L'initiative appartient à des figures comme Dufhues et Fröhlich. Réagir aux menaces réactionnaires devient l'activité principale. La pensée autonome menace de s'atrophier. Questionnement radical, innovation, découverte – les fonctions vitales de l'intelligentsia – étouffent dans la défensive. La protestation se mue en spectacle de marionnettes, dont des fonctionnaires subalternes tirent les ficelles. L'opposition à ce vieux monde mauvais, qui détient le pouvoir, se place d'emblée sous sa tutelle. Celui qui laisse son adversaire lui dicter les questions ne peut rien produire d'autre que ce que tout le monde sait déjà.

Norwehr-Paragaph

Paragraphe de légitime défense

Die deutschen Fragen representieren nur sich selber und sonst nichts auf der Welt. Mochte es in den herrlichen Zeiten des Kalten Krieges noch so scheinen, als stünde in Deutschland mehr auf dem Spiel als das Los seiner Einwohner, mochten unsere beiden Vataländer sich damals noch verstehen, als Modell fürs Ganze, als Abbildung einer zweigeteilten Welt, als pars pro toto, an der die andern Völker ablesen dürften, was die geschichtliche Stunde geschlagen habe; so sind dergleichen Mißverständnisse inzwischen wohl behoben. Heute ist Deutschland eine Anomalie, ein störender, aber keineswegs zukunftsreicher Sonderfall. «Wir sind wieder wer in der Welt», soll in Bonn jemand behauptet haben. Irgendein Bundeskanzler wird es gewesen sein. Wir sind wieder wer, wir gelten wieder was, ungefähr soviet wie auf dem Jahrmakkt das Kalb mit zwei Köpfen.

Les « questions allemandes » ne représentent qu'elles-mêmes et rien d'autre au monde. Si, aux glorieux temps de la Guerre froide, on pouvait encore croire qu'en Allemagne se jouait plus que le sort de ses habitants, si nos deux patries protectrices se voyaient alors comme un modèle pour l'ensemble, l'image d'un monde divisé en deux, un pars pro toto où les autres peuples pouvaient lire l'heure qu'il était dans l'histoire, ces malentendus sont désormais dissipés. Aujourd'hui, l'Allemagne est une anomalie, un cas particulier dérangent, mais en rien porteur d'avenir. « Nous comptons à nouveau dans le monde », aurait déclaré quelqu'un à Bonn. Un chancelier fédéral, sans doute. Nous comptons à nouveau, nous valons à nouveau quelque chose – à peu près comme, à la foire, le veau à deux têtes.

Die Gefährlichkeit dieses Monsters wird da und dort übertrieben. Deutschlands Nachbarn können ruhig schlafen. Zum dritten Weltkrieg werden die Kräfte nicht reichen: Nie wieder wird Deutschland eine Großmacht sein. Die Funktion der amerikanischen und sowjetischen Divisionen auf deutschem Boden hat sich grundlegend verändert. Sie stehen

einander nicht mehr als unversöhnliche Feinde gegenüber, sondern sie nehmen ein gemeinsames Interesse wahr: sie halten die Deutschen unter Kontrolle.

On exagère ça et là la dangerosité de ce monstre. Les voisins de l'Allemagne peuvent dormir tranquilles. Les forces ne suffiront pas pour une Troisième Guerre mondiale : l'Allemagne ne sera plus jamais une grande puissance. La fonction des divisions américaines et soviétiques stationnées sur son sol a radicalement changé. Elles ne se font plus face en ennemis irréductibles, mais servent un intérêt commun : maintenir les Allemands sous contrôle.

Die deutsche Gefahr ist mithin zu einer Gefahr für die Deutschen und nur für die Deutschen geworden. Daß die Siegermächte uns mit Waffengewalt gegen unsere eigenen Regierungen beisprängen, wird nicht der kühnste Träumer hoffen. Wir werden unser Fell schon selber verteidigen müssen, oder die Staatsmacht zieht es uns über die Ohren. Dies aber ist die einzige Rechtfertigung, die es dafür geben kann, daß sich überhaupt einer mit der deutschen, also mit einer langweiligen, unfruchtbaren und drittrangigen Frage jahrelang beschäftigt. Dafür gibt es kein anderes Motiv als die nackte Notwehr.

Le « danger allemand » n'est donc plus qu'un danger pour les Allemands, et eux seuls. Même le rêveur le plus audacieux n'espérera pas que les puissances victorieuses nous soutiennent par la force contre nos propres gouvernements. Nous devons défendre notre peau nous-mêmes, ou l'État nous l'arrachera par-dessus les oreilles. Mais c'est la seule justification qu'il puisse y avoir à s'occuper pendant des années de la « question allemande », c'est-à-dire d'une question ennuyeuse, stérile et de troisième ordre. Aucun autre motif que la légitime défense.

Der intellektuelle Ertrag dieser Notwehr aber ist gleich null. Wer sich damit zufrieden gibt, das Selbstverständlichste aufzusagen wie einen politischen Rosenkranz, jahraus jahrein Protest zu beten, hereinzufallen auf die alten Fragen, die alten Antworten aus dem achtzehnhundertachtundvierziger Jahr: wer den Knüppel einen Knüppel nennt und hält's für eine intellektuelle und moralische Leistung: dem hilft keine Notwehr mehr auf, der ist schon verloren.

Le rendement intellectuel de cette légitime défense, en revanche, est strictement nul. Celui qui se contente de réciter comme un chapelet politique les évidences les plus banales, de psalmodier des protestations année après année, de tomber dans le panneau des vieilles questions, des vieilles réponses de 1848 ; celui qui appelle un gourdin un gourdin et s'imagine accomplir par là un exploit intellectuel et moral – plus aucune légitime défense ne pourra le sauver. Il est déjà perdu.

P20

Middle Class Blues

Blues de la classe moyenne

Wir können nicht klagen. / Wir haben zu tun. / Wir sind satt. / Wir essen.

Das Gras wächst, / das Sozialprodukt, / der Fingernagel, / die Vergangenheit.

Die Straßen sind leer. / Die Abschlüsse sind perfekt. / Die Sirenen schweigen. / Das geht vorüber.

Die Toten haben ihr Testament gemacht. / Der Regen hat nachgelassen. / Der Krieg ist noch nicht erklärt. / Das hat keine Eile.

Wir essen das Gras. / Wir essen das Sozialprodukt. / Wir essen die Fingernägel. / Wir essen die Vergangenheit.

Wir haben nichts zu verheimlichen. / Wir haben nichts zu versäumen. / Wir haben nichts zu sagen. / Wir haben.

Die Uhr ist aufgezogen. / Die Verhältnisse sind geordnet. / Die Teller sind abgespült. / Der letzte Autobus fährt vorbei.

Er ist leer.

Wir können nicht klagen.

Worauf warten wir noch?

Nous ne pouvons nous plaindre. / Nous avons de quoi faire. / Nous sommes rassasiés. / Nous mangeons.
 L'herbe pousse, / le produit national, / les ongles, / le passé.
 Les rues sont vides. / Les bilans sont parfaits. / Les sirènes se taisent. / Ça passera.
 Les morts ont fait leur testament. / La pluie a cessé. / La guerre n'est pas encore déclarée. / Ce n'est pas pressé.
 Nous mangeons l'herbe. / Nous mangeons le produit national. / Nous mangeons nos ongles. / Nous mangeons le passé.
 Nous n'avons rien à cacher. / Nous n'avons rien à manquer. / Nous n'avons rien à dire. / Nous avons.
 L'horloge est remontée. / Les rapports sont en ordre. / Les assiettes sont lavées. / Le dernier bus passe.
 Il est vide.
 Nous ne pouvons nous plaindre.
 Qu'attendons-nous encore ?

P21

Bildnis eines Spitzels Portrait d'un indicateur

Im Supermarkt lehnt er / unter der Plastiksonne, / die weißen Flecken in-seinem Gesicht / sind Wut, nicht Schwind-sucht, / hundert Schachteln Knuspi-Knackers / (weil sie so herzlich sind) / zündet er mit den Augen an, / ein Stück Margarine / (die gleiche Marke wie ich: / Goldlux, weil sie so lecker ist) / nimmt er in seine feuchte Hand / und zerdrückt sie zu Saft.

Au supermarché, il s'appuie / sous le soleil en plastique, / les taches blanches sur son visage / sont de la rage, pas de la phthisie, / cent boîtes de Knuspi-Knackers / (parce qu'ils sont si savoureux) / il les enflamme du regard, / un morceau de margarine / (la même marque que moi : / Goldlux, parce qu'elle est si délicate) / il le prend dans sa main moite / et l'écrase en jus.

Er ist neunundzwanzig, / hat Sinn für das Höhere, / schläft schlecht und allein / mit Broschüren und Mitessern, / haßt den Chef und den Supermarkt, / die Kommunisten, die Weiber, / die Hausbesitzer, sich selbst / und seine zerbissenen Fingernägel / voll Margarine (weil sie / so lecker ist), brabbelt / unter der Künstlerfrisur / vor sich hin wie ein Greis.

Il a vingt-neuf ans, / un sens aigu du sublime, / dort mal et seul / entre brochures et comédons, / déteste son patron et le supermarché, / les communistes, les goneses, / les propriétaires, lui-même / et ses ongles rongés / pleins de margarine (parce qu'elle / est si délicate), / marmonne sous sa coupe d'artiste / comme un vieillard.

Der / wird es nie zu was bringen. / Schnittler, glaube ich, heißt er, / Schnittler, Hittler, oder so ähnlich.

Celui-là n'arrivera à rien. / Schnittler, je crois, qu'il s'appelle, / Schnittler, Hittler, ou un truc dans le genre.

Bildzeitung Bild-Zeitung

Du wirst reich sein / Markenstecher Uhrenkleber: / wenn der Mittelstürmer will / wird um eine Mark geköpft / ein ganzes Heer beschmutzter Prinzen / Turandots Mitgift unfehlbarer Tip / Tischlein deck dich: / du wirst reich sein.

Manitypistin Stenoküre / du wirst schön sein: / wenn der Produzent will / wird die Druckerschwärze salben / . zwischen Schenkeln grober Raster / mißgewählcher Wechselbalg / Eselin streck dich: / du wirst schön sein.

Sozialvieh Stimmenpartner / du wirst stark sein: / wenn der Präsident will / Boxhandschuh am Innenlenker / Blitzlicht auf das Henkerlächeln / gib doch Zunder gib doch Gas / Knuppel aus dem Sack: / du wirst stark sein.

Bête sociale, complice des voix, / tu seras fort : / quand le président l'ordonne, / gant de boxe au volant, / flash sur le sourire de bourreau, / allume, accélère, / sors le gourdin du sac : / tu seras fort.

Auch du auch du auch du / wirst langsam eingehn / an Lohnstreifen und Lügen / reich, stark erniedrigt / durch Musterungen und Malzkaffee, / schön besudelt mit Straftzetteln, / Schweiß, / atomarem Dreck: / deine Lungen ein gelbes Riff / aus Nikotin und Verleumdung / möge die Erde dir leicht sein / wie das Leichentuch / aus Rotation und Betrug / das du dir täglich kaufst / in das du dich täglich wickelst.

Toi aussi toi aussi toi aussi / tu vas dépérir lentement / à force de bulletins de paie et de mensonges, / riche, fort, avili / par les visites médicales et le café d'orge, / joliment souillé d'amendes, / de sueur, / de saletés atomiques : / tes poumons, un récif jaune / de nicotine et de calomnie. / Que la terre te soit légère / comme le linceul / de rotation et de tromperie / que tu t'achètes chaque jour, / dans lequel tu t'enroules chaque jour.

P22

Ich habe nie recht verstanden, wozu Nationen da sind. Jene Leute, die am liebsten von ihnen sprechen, haben mir's am allerwenigsten erklären können, ja, sie haben es nicht einmal ver ucht. Ich meine die enrägerten Nationalisten und ihre Widersacher, die enrägerten Anti-Nationalisten. Seit ungefähr dreißig Jahren höre ich die einen wie die anderen sagen, daß ich ein Deutscher bin. Ich verstehe ihre Empha c nicht recht, denn -. as ie mir versichern, das bezweifle ich gar nicht, ich will es gerne glauben, es i t mir seit geraumer Zeit dur -hau gel:iufig. Dennoch werden die Leute es nicht müde, j -ne be cheidene Tat ache immer wieder vorzubringen. Ich ehe es ihren Ge ichtern an, daß sie das Gefühl haben, al hätten ie damit etwa bewiesen, als hätten ic mich auf geklärt über meine eigene Natur und als wäre es nun an mir mich ent prehend, nämlich als Deutscher, zu verhalten.

Je n'ai jamais vraiment compris à quoi servaient les nations. Ceux qui en parlent le plus volontiers – les nationalistes enragés et leurs adversaires, les antinationaux tout aussi enragés – sont justement ceux qui l'ont le moins bien expliqué, qui ne l'ont même pas tenté. Depuis une trentaine d'années, j'entends les uns et les autres m'affirmer que je suis allemand. Je ne saisis pas bien leur emphase, car, après tout, je ne le mets pas en doute, je veux bien le croire, cela m'est égal depuis longtemps. Pourtant, ils ne se lassent pas de me répéter cette modeste évidence, comme s'ils avaient prouvé quelque chose, comme s'ils m'avaient éclairé sur ma propre nature et qu'il me revenait désormais de me comporter en conséquence, c'est-à-dire en Allemand.

Aber wie? Soll ich stolz sein? Soll ich mich genießen? Soll ich die Verantwortung übernehmen, und wenn ja, wofür? Soll ich mich verteidigen, und wenn ja, wogegen? Ich weiß es nicht, aber wenn ich das Gesicht meines Gegenübers aufmerksam betrachte, kann ich erraten, welche Rolle er mir zgedacht hat. Ich kann diese Rolle ausschlagen oder akzeptieren. Aber selbst indem ich sie ausschlage, werde ich sie nicht los; denn in der Miene meines Gegenübers zeichnet sich bereits die Reaktion auf meine Reaktion ab: Empörung oder Genußtuung, Billigung oder Wut, nämlich darüber, daß ich mich, als Deutscher, so oder anders verhalte.

Mais comment ? Dois-je en être fier ? Dois-je en avoir honte ? Dois-je en assumer la responsabilité, et si oui, pour quoi ? Dois-je me défendre, et si oui, contre quoi ? Je n'en sais rien. Mais quand j'observe attentivement le visage de mon interlocuteur, je peux deviner quel rôle il m'a assigné. Je peux refuser ce rôle ou l'accepter. Mais même en le refusant, je n'en suis pas débarrassé : dans l'expression de mon vis-à-vis se dessine déjà sa réaction à ma réaction – indignation ou satisfaction, approbation ou colère, selon que je me comporte, en tant qu'Allemand, de telle ou telle manière.

Meine Nationalität ist also keine Qualität, sondern eine Erwartung, die andere in mich setzen. Natürlich nur eine unter vielen derartigen „Rollenenerwartungen“. Auch hinsichtlich meines sozialen Status, meines Familiens meines Alters treten mir in jeder Gesellschaft gewisse idees fixes entgegen, die mich zu dem formieren oder deformieren sollen, was ich in den Augen der Gesellschaft bin: also etwa ein Dorfbewohner, ein Dreißigjähriger, ein Familienvater und so

weiter. Merkwürdigerweise sind alle diese Bestimmungen und so leichter abzuschütteln, je handgreiflicher sie sind. Die Nationalität, als abstrakteste und illusionärste unter ihnen, ist zugleich die hartnäckigste.

Ma nationalité n'est donc pas une qualité, mais une attente que les autres placent en moi. Bien sûr, ce n'est qu'une parmi tant d'autres « attentes de rôle » de ce genre. Concernant mon statut social, ma famille, mon âge, chaque société me confronte à certaines idées fixes destinées à me modeler ou à me déformer selon ce que je suis censé être à ses yeux : un habitant de village, un trentenaire, un père de famille, etc. Étrangement, plus ces déterminations sont concrètes, plus elles sont faciles à secouer. La nationalité, la plus abstraite et la plus illusoire de toutes, est en même temps la plus tenace.

Wenn ich den Geschichtsbüchern trauen darf, so hat es, vielleicht vor dem Ersten Weltkrieg, eine Zeit gegeben, in der Nationalität mehr war als eine psychologische Größe.

Si je peux me fier aux livres d'histoire, il fut un temps – peut-être avant la Première Guerre mondiale – où la nationalité était plus qu'une donnée psychologique.

Ich erkläre mir das folgendermaßen. Auf dem Weg von der steinzeitlichen Urhorde zur planetarischen Industriegesellschaft scheint die Entfaltung der Produktivkräfte irgendwann im neunzehnten Jahrhundert einen Punkt erreicht zu haben, wo die souveräne Nation ihnen ein optimales Organisationsprinzip bot. (Aus dieser fernen Zeit stammen vermutlich Beschwörungsformeln wie „Buy British“, „Deutschland, Deutschland über alles“, „La Grande Nation“ oder „Deutsche Wertarbeit“.)

Voici comment je me l'explique : sur le chemin menant de la horde primitive à la société industrielle plannétaire, le développement des forces productives a semble-t-il atteint, à un moment donné au XIXe siècle, un point où la nation souveraine leur offrait un principe d'organisation optimal. (C'est de cette époque lointaine que datent probablement des formules incantatoires comme « Buy British », « Deutschland, Deutschland über alles », « La Grande Nation » ou « Deutsche Wertarbeit »).

Seitdem haben sich die produktiven (und destruktiven) Kräfte, über welche die Menschheit verfügt, derart weiterentwickelt, daß die Nation als Form ihrer Organisation nicht nur obsolet, sondern zu einem lebensgefährlichen Hindernis geworden ist. Souveränität ist längst zur völkerrechtlichen Fiktion geschrumpft. Nur am Bierstisch wird sie noch buchstäblich und ernst genommen. Nicht einmal die Zollbeamten scheinen mehr daran zu glauben. Wie die monegasischen Gardien wirken sie als Staffage. Ihr verlegenes Lächeln bittet um Entschuldigung, wenn sie uns ihr Kreidekreuz auf den Koffer malen. Wenigstens im westlichen Europa wird der Begriff des Auslandes immer mehr zur Reminiszenz. Für die Konzernverwaltungen, Fluggesellschaften und Generalstäbe existiert er nicht mehr.

Depuis, les forces productives (et destructrices) dont dispose l'humanité se sont développées à un point tel que la nation, comme forme d'organisation, n'est plus seulement obsolète, mais devenue un obstacle mortel. La souveraineté s'est réduite depuis longtemps à une fiction du droit international. Seul au comptoir d'un bistrot on la prend encore au pied de la lettre et au sérieux. Même les douaniers ne semblent plus y croire. Comme les gardes monégasques, ils ne servent plus que de décor. Leur sourire gêné semble s'excuser quand ils tracent leur croix à la craie sur nos valises. Du moins en Europe occidentale, la notion d'étranger relève de plus en plus du souvenir. Pour les directions de groupes industriels, les compagnies aériennes et les états-majors, elle n'existe plus.

P23

Wer aus Deutschland kommt, für den ist dieses Erlöschen der Nationalität als einer gesellschaftsprägenden objektiven Kraft verhältnismäßig leicht sichtbar, leichter jedenfalls als für die Bewohner älterer Nationalstaaten. Wir haben es sehr spät zu einer nationalstaadichen Identität gebracht, und wir haben uns ihrer nie ehr sicher gefühlt. Daher mag der hysterische Überschwang rühren, mit dem in unserem Land seit 1870 der sogenannte „nationale Gedanke“ - der, streng genommen, nie ein Gedanke war - affiziert worden ist. Im Jahre 1945 ist uns diese Identität abhandengekommen, und zwar so gründlich, daß man sich fragen muß, ob von einer deutschen Nation überhaupt noch die Rede sein kann. Für einen Bürger von Frankfurt am Main liegt New York vor der Tür, dagegen ist die Reise nach Frankfurt an der Oder psychologisch, politisch und geographisch zur Expedition geworden. Der Fall beweist, daß sich Nationen rein administrativ und von außen, von einem Jahr aufs andere, zunichte machen lassen; er beweist damit die Hinfälligkeit

keit des Prinzips der Nationalität. Natürlich macht uns dieser Vorgang nicht zu Kosmopoliten. Obwohl der Idee der Nation objektiv nichts Handfestes mehr entspricht, lebt sie subjektiv, all Illusion, äußerst zäh weiter. Illusionen von solchen Ausmaßen sind aber ernst zu nehmen. ~'e sind ihrerseits Realitäten, und zwar psychologische Realitäten von explosiver Kraft. Ich habe mich oft gefragt, was uns so fest an diese Zwangsvorstellungen fesselt. Vermutlich ist es uns zu mühsam, eigene Ressentiments und Komplexe, Idiosynkrasien und Neurosen zu entwickeln. Das Scheinbild der Nation stellt jedermann ein präfabriziertes seelisches Möblement zur Verfügung, in dem er sich preiswert einrichten kann. Noch dazu handelt es sich um ein Sortiment von der Stange, das die eigene Auswahl überflüssig macht und den enormen Vorzug hat, daß man es mit vielen anderen teilt. Das schafft eine gewisse behagliche Solidarität, wie man sie etwa unter Leuten beobachten kann, die dasselbe Automodell fahren.

Pour qui vient d'Allemagne, l'extinction de la nationalité en tant que force objective structurante est relativement visible, plus en tout cas que pour les habitants de nations plus anciennes. Nous avons accédé très tard à une identité nationale, et nous ne nous y sommes jamais sentis vraiment à l'aise. C'est peut-être de là que vient l'excès hystérique avec lequel, depuis 1870, le soi-disant « esprit national » – qui, à proprement parler, n'a jamais été une pensée – a été brandi dans notre pays. En 1945, cette identité nous a été retirée, et si radicalement qu'on peut se demander s'il est encore question d'une nation allemande. Pour un citoyen de Francfort-sur-le-Main, New York est à deux pas, tandis que le voyage jusqu'à Francfort-sur-l'Oder est devenu, psychologiquement, politiquement et géographiquement, une expédition. Ce cas prouve que les nations peuvent être réduites à néant par de pures décisions administratives et extérieures, d'une année sur l'autre ; il prouve par là la fragilité du principe de nationalité. Bien sûr, ce processus ne fait pas de nous des cosmopolites. Bien que l'idée de nation ne corresponde plus objectivement à rien de tangible, elle survit subjectivement, en tant qu'illusion, avec une ténacité extrême. Les illusions de cette envergure méritent d'être prises au sérieux : ce sont des réalités psychologiques d'une force explosive. Je me suis souvent demandé ce qui nous attache si fermement à ces idées fixes. Sans doute est-il trop fatigant de développer nos propres ressentiments, complexes, idiosyncrasies et névroses. L'image illusoire de la nation offre à chacun un mobilier mental préfabriqué dans lequel il peut s'installer à moindre frais. Qui plus est, il s'agit d'un ensemble standardisé qui rend inutile tout choix personnel et présente l'énorme avantage d'être partagé par beaucoup. Cela crée une certaine solidarité confortable, comme on peut en observer entre gens qui conduisent le même modèle de voiture.

Dabei spielt es keine Rolle, ob es das schnellste oder langsamste, das beste oder das schlechteste Fabrikat ist. Neben den althergebrachten Wettlauf um Macht und Ansehen ist in unseren Tagen ein makabrer Wettbewerb getreten, den die Schatten der einstigen Nationen um die Frage austragen, wer am tiefsten gesunken sei und die größten Sorgen habe. Dieses Spiel, bei dem die alten Regeln sich in ihr Gegenteil verkehren, ist besonders unter Intellektuellen beliebt. Amerikanische Liberale führen ihr Rassenproblem ins Feld, italienische Sozialisten den Klerus, englische Kritiker ihr Establishment, russische Literaten den Stalinismus.

Peu importe alors qu'il s'agisse du modèle le plus rapide ou le plus lent, le meilleur ou le pire. À la course traditionnelle pour le pouvoir et le prestige s'est ajouté de nos jours une compétition macabre où les ombres des anciennes nations rivalisent pour savoir qui est tombé le plus bas et porte le fardeau le plus lourd. Ce jeu, où les anciennes règles se retournent en leur contraire, est particulièrement prisé des intellectuels. Les libéraux américains brandissent leur problème racial, les socialistes italiens leur clergé, les critiques anglais leur establishment, les écrivains russes le stalinisme.

Bei diesem Spiel, das einen masochistischen Zug hat, gewinnen natürlich unweigerlich die Deutschen. Ihre beiden Trumpfkarten sind: die „unbewältigte Vergangenheit“ und „die deutsche Frage“. Mit diesen beiden Schlagworten sind der Faschismus und die deutsche Teilung gemeint, und um beide Sachverhalte haben sich komplizierte, genau festgelegte nationale Rituale herausgebildet.

Dans ce jeu aux relents masochistes, les Allemands l'emportent bien sûr sans coup férir. Leurs deux atouts maîtres : « le passé non surmonté » et « la question allemande ». Ces deux mots d'ordre désignent respectivement le fascisme et la division de l'Allemagne, et autour de ces deux réalités se sont développés des rituels nationaux compliqués et précisément codifiés.

Ich kann dieser Rituale nicht recht froh werden. Ich werde den Verdacht nicht los, daß es sich dabei um bloße Umkehrungen handelt. Allzu ähnlich sehen sich Selbstverachtung und Selbstlob, Selbstbemitleidung und Überheblichkeit. Unüberprüft bleibt dabei die Voraussetzung, die mir eitelb scheint: daß es sich, wie der bezeichnende Ausdruck dafür heißt, um ein „nationales Schicksal“ handle.

Je ne parviens pas à me réjouir de ces rituels. Je n'arrive pas à me défaire du soupçon qu'il s'agit là de simples renversements. L'autodénigrement et l'auto-apitoiement ressemblent étrangement à l'autoglorification et à l'arrogance. Une présupposition reste inchangée, qui me semble vaniteuse : celle qu'évoque l'expression révélatrice de « destin national ».

Vielleicht ist es dieses illusionäre Moment, das unsere Beschäftigung mit dem Nazismus moralisch und politisch so unproduktiv macht. Die Nabelschau, die sich auf den sogenannten Volkscharakter richtet, stimmt mich nachgerade ungeduldig. Sie verkärt die Eigenschaft „deutsch“ von neuem zur metaphysischen Größe - nur daß das diesmal mit umgekehrtem Vorzeichen geschieht. Wie einst das Gute, so wird jetzt das schlechthin Böse biologisch oder rassisch lokalisiert. Auch eine gewisse Deutsch-Feindlichkeit in anderen Ländern möchte die Verbrechen der zwölf Hitler-Jahre lieber manichäisch deuten als historisch analysieren. Dort wie hier gibt man einer scheinbar ewigen, unveränderlichen bösen Substanz die Schuld, die, mit einem Wort, „typisch deutsch“ sei. Diese Art, Vergangenheit zu „bewältigen“, ist nicht nur steril, sondern geradezu verdächtig. Mehr und mehr nimmt sie die zeremoniellen Formen einer Teufels-Austreibung an. Die offiziell zur Schau gestellte Zerknirschung ist eine abergläubische Prozedur. Ihr sonderbares Motto heißt: Qui s'accuse, s'excuse.

Peut-être est-ce cet élément illusoire qui rend notre confrontation avec le nazisme si improductive, moralement et politiquement. L'introspection centrée sur le prétendu « caractère national » m'impatiente rétrospectivement. Elle transfigure à nouveau la qualité « allemande » en une grandeur métaphysique – si ce n'est qu'elle le fait cette fois avec un signe inversé. Comme jadis le Bien, c'est maintenant le Mal absolu qui se voit localisé biologiquement ou racialement. Une certaine germanophobie dans d'autres pays préfère aussi interpréter les crimes des douze années hitlériennes de manière manichéenne plutôt que de les analyser historiquement. Ici comme là, on attribue la faute à une substance mauvaise, prétendument éternelle et immuable, qui serait, en un mot, « typiquement allemande ». Cette manière de « surmonter le passé » n'est pas seulement stérile, elle est carrément suspecte. De plus en plus, elle prend les formes cérémoniales d'un exorcisme. Le repentir officiellement exhibé relève d'une procédure superstitieuse. Sa devise étrange pourrait être : « Qui s'accuse s'excuse. »

Ein solches Verfahren kann nie und nimmer leisten, was man sich von ihm verspricht. Niemand wird je vergessen oder verzeihen, was in den Vernichtungslagern geschehen ist. Ich kann den staatlich verordneten Massenmord im industriellen Ausmaß nicht für ein nationales Problem der Deutschen halten. Deutsche haben ihn verübt. Das scheint manche Leute mehr zu bekümmern und mehr zu beschäftigen als die Entdeckung, daß der Mensch zu allem fähig ist. Diese Entdeckung verarmt, wer Auschwitz zur deutschen Spezialität, zum Produkt einer hypothetischen deutschen Volksseele machen will.

Une telle démarche ne saurait en aucun cas accomplir ce qu'on en attend. Personne n'oubliera ni ne pardonnera jamais ce qui s'est passé dans les camps d'extermination. Je ne peux considérer le meurtre de masse industriel ordonné par l'État comme un problème national spécifique aux Allemands. Des Allemands l'ont perpétré. Cela semble préoccuper et occuper davantage certaines personnes que la découverte suivante : l'homme est capable de tout. C'est minimiser cette découverte que de vouloir faire d'Auschwitz une spécialité allemande, le produit d'une hypothétique âme populaire allemande.

In Wirklichkeit verdient diese Volksseele keinerlei Interesse. Ich vermute, daß sie, mit Ausnahme von manchen Deutschen und Deutschenhassern, der ganzen Welt zum Halse heraus- hängt. Ebenso langweilig sind die monotonen Selbstanklagen, die man seit 1945 aus unserem Lande hört. Als ginge es im Ernst darum, unser kollektives Seelenheil zu retten; als wäre nicht der Begriff eines kollektiven Seelenheils selber eine unhistorische Mystifikation!

En réalité, cette « âme populaire » ne mérite aucun intérêt. Je suppose qu'elle ennue profondément le monde entier – à l'exception de certains Allemands et de certains germanophobes. Tout aussi ennuyeuses sont les monotones auto-accusations qu'on entend venir de notre pays depuis 1945. Comme s'il s'agissait

vraiment de sauver notre salut collectif ; comme si la notion même de salut collectif n'était pas une mystification ahistorique !

Wie unhistorisch der nationale Exorzismus bleibt, das zeigt sich an seiner Folgenlosigkeit. Wem ist damit gedient, daß sich „das deutsche Volk“, wie es in Regierungserklärungen heißt, an die Brust schlägt, wenn soviel innere Ein- und Umkehr nicht einmal jene Regierung dazu vermag, die Nazis aus ihren öffentlichen Ämtern in den Parteien, den Administrationen, der Armee, den Geheimdiensten und der Polizei zu entfernen? Was taugt eine nationale Erschütterung, die uns nicht einmal zu der Einsicht verhilft, daß zwischen dem Faschismus und der deutschen Teilung ein stringenter historischer Zusammenhang besteht? Wieviel Glauben kann man der öffentlich plakatierten Reue über die Judenhetze schenken, solange in der Bundesrepublik die lächerlichste Kommunistenhetze fort dauert?

À quel point cet exorcisme national reste ahistorique, cela se voit à son absence totale de conséquences. À quoi bon que « le peuple allemand », comme le disent les déclarations gouvernementales, se frappe la poitrine, si tant d'introspection et de repentir ne suffisent même pas à chasser les nazis des postes publics – dans les partis, les administrations, l'armée, les services secrets et la police ? Que vaut une indignation nationale qui ne nous permet même pas de comprendre qu'il existe un lien historique strict entre le fascisme et la division de l'Allemagne ? Combien de crédit accorder au repentir affiché publiquement pour la persécution des Juifs, tant que se poursuit en République fédérale la plus ridicule des chasses aux communistes ?

Unsere nationale „Selbstbesinnung“ treibt viele sonderbare Blüten, aber die erstaunlichste von ihnen ist doch wohl das Verhältnis, das wir zur Sowjetunion gefunden haben. Natürlich ist die Sowjetunion der Erzfeind, das versteht sich ja beinahe von selbst. Aber nicht nur das: sondern es ist in Westdeutschland auch das Gefühl weit verbreitet, als wäre uns von Seiten der Sowjets das bitterste Unrecht widerfahren. Den Sowjets dürfen wir nicht trauen, sie sind tückisch und brutal, Angst vor ihnen ist Bürgerpflicht. Andererseits sind sie uns natürlich weit unterlegen, vor allem kulturell. Vor mir habe ich eine kleine Landkarte. Sie trägt die Überschrift: Bevölkerungsverluste im Zweiten Weltkrieg. Auf dieser Karte sind Kreuze zu sehen: ein Kreuz steht für eine Million ?etötete. Ich sehe fünf Kreuze in Deutschland, fünf Kreuze in Polen und eines in Jugoslawien stehen. Zwanzig solcher Kreuze finde ich neben dem Wort: Sowjetunion. In einem kleinen Museum in Leningrad sah ich ein daumengroßes Stück verdorrten Brotes. Das war in den Wintermonaten zur Zeit der deutschen Belagerung die Tagesration für die Einwohner der Stadt. Sie war kleiner als eine Häftlingsration in Buchenwald.

Notre « introspection nationale » produit bien des fleurs étranges, mais la plus surprenante est sans doute le rapport que nous avons établi avec l'Union soviétique. Bien sûr, l'URSS est l'ennemi juré – cela va presque de soi. Mais ce n'est pas tout : en Allemagne de l'Ouest, le sentiment est aussi largement répandu que les Soviétiques nous auraient infligé la plus cruelle des injustices. Nous ne devons pas leur faire confiance, ils sont perfides et brutaux, la peur qu'ils inspirent est un devoir civique. D'un autre côté, ils nous sont bien sûr largement inférieurs, surtout sur le plan culturel. Devant moi, une petite carte. Elle porte ce titre : « Pertes humaines pendant la Seconde Guerre mondiale ». Sur cette carte figurent des croix : une croix représente un million de morts. J'en vois cinq en Allemagne, cinq en Pologne, une en Yougoslavie. Vingt de ces croix se trouvent à côté du mot : « Union soviétique ». Dans un petit musée de Leningrad, j'ai vu un morceau de pain desséché de la taille d'un pouce. C'était la ration quotidienne des habitants de la ville pendant les mois d'hiver du siège allemand. Elle était plus petite qu'une ration de détenu à Buchenwald.

P25

Ich habe nicht den Eindruck, daß in der Bundesrepublik irgend jemand versucht, diese Vergangenheit zu „bewältigen“. Dazu wäre das übliche Ritual auch kaum geeignet. Denn diese Vergangenheit hat direkt historische Folgen: statt seelischer Andachtsübungen legt sie politische Taten für die Zukunft nahe.

Je n'ai pas l'impression que quiconque en République fédérale tente de « surmonter ce passé ». Le rituel habituel ne s'y prêterait d'ailleurs guère. Car ce passé a des conséquences historiques directes : plutôt que des exercices spirituels de dévotion, il appelle des actes politiques pour l'avenir.

Ich habe das Beispiel der Sowjetunion erwähnt, weil es zeigt, wie ungebrochen der nationale Narzißmus fortbesteht und wie wenig damit gewonnen ist, daß er sich gelegentlich mit umgekehrten Vorzeichen schmückt. Mit seinen Mitteln ist heute nichts mehr auszurichten und keine ernsthafte Frage mehr zu lösen. Krieg und Frieden, die Verschiedenheit der ökonomischen und politischen Weltsysteme, die konstante Möglichkeit des Völkermordes, zu dem täglich neue Vorbereitungen getroffen werden - das alles sind keine nationalen Probleme. Das Schlimmste an der deutschen Teilung ist nicht, daß die Deutschen unter ihr leiden, sondern daß sie zu einem Weltkrieg führen kann; die atomare Rüstung der Bundesrepublik bedroht den Frieden, nicht weil der Nationalcharakter der Deutschen teuflisch wäre, sondern weil sie die Sowjetunion provozieren muß; der Faschismus ist nicht entsetzlich, weil ihn die Deutschen praktiziert haben, sondern weil er überall möglich ist.

J'ai évoqué l'exemple de l'Union soviétique parce qu'il montre à quel point le narcissisme national persiste, intact, et combien il est vain qu'il s'affuble parfois de signes inversés. Avec ses moyens, on ne peut plus rien accomplir aujourd'hui, ni résoudre la moindre question sérieuse. La guerre et la paix, la diversité des systèmes économiques et politiques mondiaux, la possibilité constante de génocide – pour lequel de nouvelles préparations sont entreprises chaque jour – tout cela ne relève pas de problèmes nationaux.

Ein Deutscher zu sein, das scheint mir kein schwierigeres oder leichteres Los als irgendein anderes. Es ist keine Kondition a part, sondern eine Herkunft unter vielen. Ich sehe keinen Anlaß, sie zu beklagen oder zu verleugnen, und keinen, etwas Hervorragendes in ihr zu sehen. Es liegt im Begriff jeder Herkunft, daß man sich nie ganz von ihr trennt; aber ebenso liegt es in ihrem Begriff, daß man sich jeden Tag von ihr entfernt. Meine Mitmenschen, die den Umstand, daß ich ein Deutscher bin, wichtiger nehmen, als ich es tue, will ich nicht unnütz vor den Kopf stoßen. Daß ich ein Deutscher bin, diesen Umstand werde ich akzeptieren, wo es möglich, und ignorieren, wo es nötig ist.

Le pire dans la division de l'Allemagne n'est pas que les Allemands en souffrent, mais qu'elle peut mener à une guerre mondiale ; l'armement nucléaire de la République fédérale ne menace pas la paix parce que le caractère national allemand serait diabolique, mais parce qu'il doit provoquer l'Union soviétique ; le fascisme n'est pas horrible parce que les Allemands l'ont pratiqué, mais parce qu'il est possible partout.

P 117

Postskriptum: Eine Bildlegende

Une légende d'image

Das Altern der Photographie verführt zum Grübeln. Das erste, was auf Rene Burris Bildern zu sehen ist, was uns aus ihnen, mit dem gleichgültigen Blick der Siegerin, ansieht, ist die Zeit. Fünfundzwanzig Jahre.

Le vieillissement de la photographie incite à la réflexion. La première chose que l'on voit sur les images de René Burri, ce qui nous observe depuis elles avec le regard indifférent d'une gagnante, c'est le temps. Vingt-cinq ans.

Wer oder was hat sich verändert? Die Deutschen, die in die-sem Buch zu betrachten sind, oder die Deutschen, die es betrachten? Oder ist es das Medium, in dem sich der Blick bricht, ist es die Photographie selber, ihr Licht, ihr Schatten, ihr Korn, ihr „Ton“?

Qui ou quoi a changé ? Les Allemands que l'on contempera dans ce livre, ou les Allemands qui le contempe ? Ou bien est-ce le médium dans lequel le regard se brise, est-ce la photographie elle-même, sa lumière, ses ombres, son grain, son « ton » ?

Beim ersten Blättern scheint in diesen Lichtbildern das Besondere unterzugehen, zu verfließen; so durchdringend ist der Geruch der Zeit, so betäubend die „Atmosphäre“, daß Jacke Tasse Hut aufhören, Jacke Tasse Hut zu sein. Es ist, als wären sie nicht dazu da, gebraucht zu werden, als riefen sie uns zu: Wir gehören euch nicht, wir sind nicht wie ihr, wir sind nicht Jetzt, wir sind Damals. Alles, was wir sehen, ist datiert: das Auge hinter dem Brillenglas, der Gang, der Mundwinkel. Ganz zu schweigen von den Schuhen, von der Frisur, vom Auto, Dingen, die für die Nachgeborenen nur noch faßbar sind als Museumsstück, als Retro-Zitat, als modi-sches Requisit: „Fünfziger Jahre“. Wie dieses Buch

zeigt, gehört das, was heute so genannt wird, der Zeit zwischen 1955 und 1966 an. Vorher war „Nachkrieg“, danach „Acht-undsechzig“.

À la première lecture, ces images semblent noyer le particulier, le dissoudre ; l'odeur du temps y est si pénétrante, l'« atmosphère » si étouffante que veste, tasse et chapeau cessent d'être veste, tasse et chapeau. On dirait qu'ils ne sont pas faits pour servir, qu'ils nous lancent : « Nous ne vous appartenons pas, nous ne sommes pas comme vous, nous ne sommes pas Maintenant, nous sommes Alors. » Tout ce que nous voyons est daté : l'œil derrière la monture, la démarche, le coin de la bouche. Sans parler des chaussures, de la coiffure, de la voiture – des choses que les générations suivantes ne peuvent plus saisir que comme pièces de musée, citations rétro, accessoires de mode : « les années cinquante ». Comme le montre ce livre, ce que l'on désigne aujourd'hui ainsi couvre la période de 1955 à 1966. Avant, c'était « l'après-guerre » ; après, « Soixante-Huit ».

Für den postmodernen Voyeur ist die Photographie ein Genußmittel, eine Droge. Ihr Schwarzweiß lädt zu Zeitreisen ein, die unverbindlich sind und leichte Beute versprechen. Das Silberbromid wird zum Halluzinogen, der Effekt des Duotone zum Trip, die Valeurs des Tiefdrucks zur hypnotischen Versuchung. Die ästhetischen Wirkungen ebnen die Geschichte ein. Sie verschlucken sogar die Politik. Es ist zum Beispiel ein leichtes, die Teilung Deutschlands auf diesen Bildern glatt zu „übersehen“. Wo gehört dieser Kohleladen hin, diese Kantine, dieser Polizist: Ost oder West? Der nostalgische Blick sieht immer nur das eine: die „Aura“ des Damaligen.

Pour le voyeur postmoderne, la photographie est une substance de plaisir, une drogue. Son noir et blanc invite à des voyages dans le temps, sans engagement et promettant une proie facile. Le bromure d'argent devient hallucinogène, l'effet du duotone vire au trip, les valeurs du similigravure à une tentation hypnotique. Les effets esthétiques aplatissent l'histoire. Ils engloutissent même la politique. Il est facile, par exemple, d'« oublier » purement et simplement la division de l'Allemagne sur ces images. Où situer ce magasin de charbon, cette cantine, ce policier : Est ou Ouest ? Le regard nostalgique ne voit qu'une seule chose : « l'aura » du passé.

Rene Burris Aufnahmen gehen, im Gegensatz zu anderen, nicht in diesem suppigem Genuß auf. Das macht ihre Qualität aus. Sie suchen nicht die wolkige Atmosphäre, sondern die Widersprüchlichkeit der Erscheinungen, nicht die Stimmung, sondern das Unstimmige, nicht das Allgemeine, sondern den Unterschied.

Les images de René Burri, à l'inverse d'autres, ne se dissolvent pas dans ce plaisir sirupeux. C'est à leur qualité. Elles ne cherchent pas une atmosphère brumeuse, mais la contradiction des apparences ; non l'ambiance, mais le désaccord ; non le général, mais la différence.

Deshalb fordern seine Arbeiten eine Lektüre, die sich auf das Detail einläßt. Diese Photographien wollen gelesen, sie wollen entziffert sein. Sie sind nicht auf Anheb entstanden, und sie geben ihre Bedeutung nicht auf Anheb preis. Ohne Geduld und ohne Distanz ist Geschichte nicht zu haben.

C'est pourquoi ses travaux exigent une lecture qui s'attache au détail. Ces photographies veulent être lues, elles veulent être déchiffrées. Elles ne sont pas nées d'un seul jet, et ne livrent pas leur sens au premier regard. Sans patience ni distance, l'histoire ne se laisse pas saisir.

Was mich betrifft, ich blicke auf jene Zeit ohne Rührung zurück. Das Land, das sich, auf beiden Seiten des Eisernen Vorhangs, damals wieder in der Normalität einzurichten begann, war ein trauriges Land. Die Bilder wie die Texte aus jener Zeit sind kraß. Es spricht aus ihnen ein Pathos, das uns verlorengegangen ist. Das armselige Glitzern des „Wirtschaftswunders“ verdeckt die Wunden kaum. Ein Ruinenland tritt uns in diesem Buch entgegen, ein Land, das sich ruiniert hat. Die Deutschen wußten, was sie angerichtet hatten, und was mit ihnen geschehen war, auch wenn sie nichts davon wissen wollten. Noch dem Müdesten, dem Arrogantesten, dem Stumpfsten steht eine Ahnung davon ins Gesicht geschrieben. Das hat jene ferne, unerträgliche Zeit der Gegenwart voraus.

Pour ce qui me concerne, je regarde cette époque sans émotion. Le pays qui, des deux côtés du rideau de fer, commençait alors à se réinstaller dans une prétendue normalité était un pays triste. Les images comme les textes de cette période sont crus. Ils expriment un pathos que nous avons perdu. Le clinquant misérable du « miracle économique » dissimule à peine les blessures. Ce livre nous confronte à une terre en ruines, un pays qui s'est ruiné lui-même. Les Allemands savaient ce qu'ils avaient fait, et ce qui leur était

arrivé, même s'ils ne voulaient rien en savoir. Même chez le plus fatigué, le plus arrogant, le plus engourdi, une intuition de cela se lit sur le visage. En cela, cette époque lointaine et insupportable devance le présent.

Hans Magnus Enzensberger

